

LA CHRYSANTHÈME.

La chrysanthème est originaire de la Chine, c'est la fleur de prédilection des Chinois, qui la nomment *Tsjebbi-Seu*; ils en font le principal ornement de leurs jardins. Elle fut apportée en Europe en 1790. On n'en posséda longtemps qu'une seule espèce, sans variétés : c'était la chrysanthème aux fleurs brun-pourpré très-foncé, qui est encore l'une des plus belles. Depuis une vingtaine d'années, les horticulteurs ont appliqué à la culture de cette belle plante les savants moyens de multiplication et de perfectionnement dont ils disposent, et les variétés se comptent maintenant par centaines.

Les chrysanthèmes forment trois séries; on les classe selon leur plus ou moins de ressemblance avec la renoncule, le souci ou la reine marguerite, ce qui n'empêche pas de donner un nom particulier à chaque variété. Elles offrent des nuances de toutes les couleurs, excepté le bleu pur; leurs belles fleurs, leur élégant feuillage, leur suave odeur, si douce qu'il n'est personne qui n'aime à la respirer, méritent de leur obtenir faveur auprès de tout amateur. Malheureusement, elles font longtemps attendre leurs fleurs, qu'elles ne donnent que lorsque le jardin commence à prendre son aspect d'hiver, et que la dépouille des arbres jonche partout la terre. Ces belles plantes, toutes fleuries, mêlées à des fanes séchées, à des arbrisseaux auxquels ne se voient plus que quelques feuilles rougies par les premières gelées, forment un mélancolique contraste. On a fait des tentatives répétées pour hâter leur floraison, mais presque sans succès jusqu'à présent. Ces belles chinoises restent fidèles à l'automne et à son pâle soleil. Il est un

moyen cependant de tirer parti de cette floraison tardive, c'est de réunir les chrysanthèmes en un massif dans le voisinage de quelques arbres verts et sans mélange d'aucun autre arbrisseau. On pourrait, l'été, pour égayer ce massif, qui serait tout vert, y mêler des plantes herbacées à floraison riche. Quand les chrysanthèmes commenceraient à fleurir, toutes ces plantes auraient disparu, fleurs et tiges; le massif formerait alors une oasis fleurie dont l'effet serait doux et gracieux. On pourrait aussi enterrer des chrysanthèmes cultivées en pots dans une corbeille qu'auraient seules occupée pendant l'été des plantes annuelles qui ne laissent rien après elles. Cette corbeille, placée sur une pièce de gazon, ferait très-bien, vue des croisées de l'habitation.

Dans les orangeries et les serres tempérées où, pendant tout l'automne et les premiers mois de l'hiver, à peine quelques plantes sont en fleurs, les chrysanthèmes seraient un précieux ornement. Dans les jardinières elles ont l'avantage d'une floraison naturelle très-riche et de longue durée.

La chrysanthème est la fleur d'automne par excellence; sa floraison commence à la mi-octobre, souvent même plus tard. L'observation a démontré que quand, par hasard, elle fleurit de bonne heure, l'hiver est précoce. En serre ou dans les appartements, elle donne des fleurs jusqu'à la fin de janvier, elle en donnerait aussi en jardin si on voulait prendre la peine de la protéger la nuit contre les fortes gelées.

Après la floraison, on porte les chrysanthèmes dans la serre, si elles n'y sont déjà, ou dans quelque lieu que ce soit, pourvu

qu'elles y puissent avoir beaucoup d'air et de lumière. Au jardin, on coupe toutes les tiges presque à fleur du sol. L'été suivant, le pied donnera de nombreux rejets.

Les chrysanthèmes sont des plantes très-buissonneuses; il faut, pour avoir de belles fleurs, supprimer une partie des tiges et aux tiges conservées, retrancher une partie des boutons. En pots, on laisse deux ou trois tiges seulement; en pleine terre quatre ou cinq. On dit que les Chinois ne laissent à leurs chrysanthèmes qu'une tige, et à cette tige deux ou trois boutons, mais que les fleurs que donnent ces boutons sont parfaites.

Au delà de trois ans, les chrysanthèmes deviennent trop fortes pour être cultivées en pots; en pleine terre, elles poussent énormément de tiges, et donnent de moins belles fleurs. Pour les renouveler, on fait des boutures; ces boutures reproduisent et conservent très-bien les variétés.

On commence à bouturer en mars. A cette époque, on prend sur des chrysanthèmes en pots, des branches fortes destinées à devenir des plantes très-développées. Ces boutures doivent être mises dans une terre très-substantielle et dans des pots de bonne grandeur. Il sera indispensable de les repoter trois ou quatre fois dans le courant de l'été. En mai, on fait d'autres boutures avec des branches moins fortes qui deviendront des plantes de moyenne hauteur; on les repotera une fois de moins. Enfin, au mois d'août, on fait encore des boutures avec les extrémités des branches sur lesquelles même les boutons seraient déjà. Ces boutures feront des plantes naines très-convenables pour

les jardinières. On pourra se dispenser de les repoter. Toutes les boutures de chrysanthèmes s'enracinent très-facilement, et fleurissent la même année; elles ne demandent d'autres soins que d'être abritées du soleil, et copieusement arrosées.

Ces repotages multipliés paraîtront peut-être un formidable travail; mais l'expérience prouvera qu'il s'effectue sans beaucoup de peine, surtout quand on n'a, ce qui est le plus ordinaire, qu'un nombre limité de plantes.

On peut également multiplier les chrysanthèmes par l'éclat des pieds; cette opération se fait vers le mois d'avril. C'est aussi à cette époque que l'on met en pleine terre les boutures de l'année précédente. Ainsi que nous l'avons déjà dit, une terre très-substantielle et d'abondants arrosements sont nécessaires aux chrysanthèmes. Ces arrosements se continueront pendant la floraison pour les plantes qui seront en serre ou dans les appartements; en pleine terre, on n'arrosera qu'aussi longtemps qu'il fera sec et doux.

La réussite facile et prompte des chrysanthèmes en rend le prix très-moderé, quoiqu'elles ne le cèdent ni en variétés ni en richesse de coloris à beaucoup de plantes de collection. On compte au nombre des plus belles, les suivantes :

Casimir Périer. — Thérésia. — Duc de Conegliano. — Charlemagne. — Sultana. — Gabrielle d'Estrées. — Général Laborde. — Sapho. — Incomparable. — Striaburn (fleurs striées). — Général Marceau. — Nonpareille. — Arago. — Fleur-de-Marie. — Étoile polaire.

M^{lle} L. G. D.

BIBLIOGRAPHIE.

Précis de l'Histoire de la Révolution et de l'Empire ; France et Europe — 1789-1814 ; par Camille Rousset, professeur d'histoire au Lycée Bonaparte. 1^{re} partie, 1 volume. Chez Amyot, rue de la Paix, n° 8.

Premier article.

Nous croyons, mesdemoiselles, qu'il est bon que vous connaissiez les causes qui ont amené cette terrible révolution de 89, dont vos aïeux ont été et les témoins et les victimes, que vous en suiviez les phases, que vous en appréciez les conséquences. D'ailleurs vous pourrez y trouver bien des exemples qui vous prouveront que le courage moral et le courage physique sont aussi des apanages de votre sexe ; vous y verrez des mères, des filles, des femmes, des sœurs s'exposer, se sacrifier pour sauver les objets de leur tendresse, et montrer ainsi, que la faiblesse n'exclut ni le dévouement ni le mépris du danger.

L'ouvrage de M. Camille Rousset est sous ce rapport un des plus intéressants que vous puissiez lire. Dans un exposé rapide et clair de la situation politique de l'Europe, avant 1789, il fait parfaitement comprendre le mouvement des idées qui se manifestait alors, et qui, croissant sans cesse, devait nécessairement amener une crise terrible ; ce mouvement des idées, d'abord purement théorique, commença à descendre dans les faits lorsque Louis XVI devint roi. La lutte fut alors plus intime entre les privilégiés et les novateurs. Avec les intentions les plus louables, Louis XVI n'eut pas assez de force pour résister complètement aux nouvelles idées, ou pour les adopter complètement ; il fit des demi-concessions, et en essayant de diriger le torrent, il le rendit plus furieux. Croyant

bien faire, il convoqua des États généraux ; mais bientôt l'absolutisme parlementaire remplaça l'absolutisme royal ; en vain le roi voulut ensuite dissoudre l'assemblée, en vain il prononça ces paroles de conciliation : « Je puis dire sans illusion que jamais roi n'a fait autant pour une nation ; secondiez-moi donc dans cette belle entreprise, » et comme on se taisait, il ajouta : « sinon, je ferai seul le bien de mes peuples ; je me considérerai comme leur seul représentant. » Dès lors sa chute fut jurée, et le serment du jeu de paume fut le plus dangereux des actes de rébellion contre l'autorité royale.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les détails instructifs qu'il donne sur la marche et les progrès des tempêtes qui se succédèrent ; nous arriverons aux Girondins, qui, amenés par le vœu populaire, devaient bientôt payer de leur vie un moment d'éclat. L'âme de ce parti était une femme, M^{me} Roland. Voici le portrait qu'en trace l'auteur.

« Jeune et belle, M^{me} Roland comme une des muses antiques, aspirait à la gloire de conduire l'esprit humain ; la passion républicaine en faisait une pythonisse ; elle voulut communiquer son délire aux hommes que leur audace avait déjà signalés dans la révolution ; mais la froideur prétentieuse de Robespierre glaçait et la grossièreté de Danton refoulait son audace. Elle trouva, dans la Gironde, des disciples mieux préparés, plus attrayants et plus dociles ; on peut dire qu'elle fut l'âme de ce parti qui l'adorait. Malheureusement, M^{me} Roland n'eut de la femme que la beauté ; préoccupée de trop vastes desseins, il lui manqua la tendresse et la générosité de son sexe. Elle ne pardonna

jamais à Marie-Antoinette d'avoir régné sur elle. Quand les Girondins se trouvaient en relation avec Louis XVI, la bonté du prince les ramenait insensiblement vers lui; M^{me} Roland arrêta froidement ce mouvement instinctif qui menaçait de renverser ses plus chères espérances. Dumouriez surtout lui fut odieux, parce qu'il refusait de soumettre ses talents à la direction d'une femme.»

Ce n'est pas comme un modèle, comme un exemple à imiter que nous vous parlons de M^{me} Roland; non, nous ne croyons pas qu'un rôle politique convienne à une femme; cependant cette victime d'un patriotisme exagéré montra jusqu'au dernier moment un courage viril. «Elle monta sur l'échafaud, dit M. Camille Rousset, avec cette dignité romaine qu'elle avait portée dans toute sa vie : sa dernière parole fut une plainte amère, non pas sur l'injustice du sort qui l'accablait, mais sur l'idole de ses pensées qu'on travestissait en furie : «O liberté! dit-elle, que de crimes on commet en ton nom!» En apprenant sa mort, son mari quitta la retraite où il se cachait près de Rouen, et se perça de son épée, sur une grande route.

Il est une autre femme, une jeune fille, dont il faut parler aussi, non comme un modèle à imiter, car l'assassinat est toujours un crime, mais qui a joué un trop grand rôle dans ces terribles événements pour que son nom soit passé sous silence. Voici ce que l'auteur dit de Charlotte Corday :

«C'était dans le Calvados que s'étaient réfugiés les plus illustres débris de la Gironde; là, vivait une jeune fille belle et enthousiaste, Charlotte Corday; à la vue de ces héros de la tribune, dont elle avait si souvent admiré l'éloquence, elle sentit bouillonner sa colère contre leurs persécuteurs. Un nom surtout la faisait tressaillir d'horreur : l'acharnement que Marat avait mis à poursuivre les Girondins, la haine implacable contre tout ce que la France

avait encore d'illustre, la puissance de son autorité sur la populace de Paris, donnaient à son nom un sinistre prestige que ne pouvait effacer la sanglante renommée de Danton et de Robespierre. Frapper Marat, c'était frapper la Montagne : telle était du moins la conviction de Charlotte Corday.

» Ses dispositions faites, elle part comme Judith, méditant son œuvre. Marat n'allait plus à la Convention : la fièvre, qui le retenait chez lui, redoublait sa folie sanguinaire; il faisait des listes de proscription. Après plusieurs tentatives infructueuses, Charlotte Corday parvint à s'introduire chez lui, le 13 juillet, à huit heures du soir. Il était dans le bain; Charlotte lui parle des députés réunis à Caen; Marat prend leurs noms : «C'est bien, dit-il, ils iront à la guillotine.» Au même instant la jeune fille lui plonge un couteau dans le cœur. On l'entraîne calme et sereine, au milieu des outrages; elle n'eut qu'un moment de tristesse, lorsqu'au tribunal le président lui fit cette question : «Croyez-vous avoir tué tous les Marat?» Son courage ne se démentit pas sur l'échafaud, où elle monta le 15 juillet, deux jours seulement après avoir accompli sa mission.

» L'acte de Charlotte Corday fut un de ces crimes héroïques que la conscience morale n'a pas besoin de discuter, elle le condamne sans hésitation.»

Nous ne vous parlerons pas de crimes plus obscurs, plus honteux, commis pendant ces saturnales par des monstres qui n'avaient de femme que le nom; pour l'honneur de l'humanité, rappelons des actes de dévouement qui honorent tant de mères, d'épouses et de filles : parlons de cette héroïque M^{lle} de Sombreuil qui racheta, hélas! pour quelques jours seulement, la vie de son vieux père au prix du plus horrible sacrifice : les cannibales la forcèrent à boire un verre de sang humain! Rappelons cette belle et courageuse princesse de Lamballe qui, après avoir soulagé

les douleurs de la reine, fut arrachée de sa prison, percée de coups et décapitée; sa tête, mise au bout d'une pique, fut portée sous les fenêtres du Temple; ce fut ainsi que Marie-Antoinette reçut les derniers adieux de son amie!

Et cette noble et puissante reine, que de courage, de bonté, de résignation ne montra-t-elle pas pendant sa longue et douloureuse infortune! A ses derniers moments, devant le tribunal qui allait l'envoyer à l'échafaud, la rage de ses bourreaux n'étant pas assouvie, « l'infâme Hébert, dit l'auteur, crut arracher à cette reine, à cette veuve, son dernier honneur et sa dernière joie! la dignité maternelle; mais il lui procura, sans le vouloir, l'occasion d'un triomphe sur un auditoire peu facile à toucher. Elle mourut où mourut Louis XVI... Le sang d'Autriche rougit le même échafaud que le sang de Bourbon. »

Cette histoire fidèle n'est ensuite qu'un long martyrologe; pendant que Robespierre consentait à reconnaître l'Être Suprême, les tombereaux ne cessaient de charrier à l'échafaud les victimes d'un semblant de tribunal.

Dans le récit de M. Camille Rousset vous verrez encore mourir avec une pieuse résignation, une sainte, madame Elisabeth; le vénéré Malesherbes et toute sa famille; le célèbre Lavoisier, qui demandait en vain un délai pour mettre au jour quelque théo-

rie profonde; ces innocentes et douces vierges de Verdun; cette femme héroïque, qui, entendant condamner son mari par le tribunal révolutionnaire et ne voulant pas lui survivre, cria : « Vive le roi ! » prononçant ainsi elle-même son arrêt de mort.

Tout cela vous fera comprendre ce qu'il y a d'horrible et de beau dans les révolutions. Vous verrez en lisant le Précis de M. Camille Rousset, ce que dans ces crises épouvantables peut apporter de consolation l'angélique douceur des femmes. On est presque tenté de pardonner aux bourreaux leurs crimes quand on apprend quelles saintes vertus leurs excès ont mis en évidence!

Cette lutte sanglante ne pouvait durer, il fallait qu'un parti renversât l'autre, les pourvoyeurs d'échafaud devaient à leur tour subir la peine du talion... c'est ce qui arriva le 9 thermidor; la faction terroriste fut renversée, Robespierre et tous ses complices furent conduits à l'échafaud, et une réaction commença.

Dans un second article nous vous parlerons de cette deuxième phase qui nous conduira jusqu'à l'Empire, en passant par les folies et les dilapidations du Directoire. Nous vous parlerons aussi de la Vendée, et là nous retrouverons encore des femmes héroïques et dévouées.

A. JADIN.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

RURAL LIFE (1).

Happy the man, whose wish and care
A few paternal acres bound,
Content to breathe his native air
In his own ground.

LA VIE DES CHAMPS.

Heureux l'homme dont le désir et l'ambition
se bornent à quelques arpents de l'héritage pa-
ternel, et qui se contente de respirer l'air nata
dans le champ qui l'a vu naître.

(1) Pope avait douze ans lorsqu'il fit ces vers.

Whose herds with milk, whose fields with bread,
Whose flocks supply him with attire!
Whose trees in summer yield him shade,
In winter fire.

Blest who can unconcern'dly find
Hours, days and years, slide soft away,
In health of body, peace of mind
Quiet by day.

Sound sleep by night, study and ease
Together mix'd; sweet recreation,
And innocence, which most does please,
With meditation.

Thus let me live, unseen, unknown,
Thus unlamented let me die,
Steal from the world, and not a stone
Tell where I lie.

POPE.

Heureux celui dont les troupeaux lui four-
nissent le lait, dont le champ lui donne le pain,
dont la parure est empruntée à ses toisons, et
dont les arbres lui prêtent leur ombrage en
été et alimentent son feu en hiver.

Qu'il soit béni celui qui voit avec indiffé-
rence passer tranquillement les heures, les jours
et les années en jouissant de la santé du corps,
de la paix de l'âme et de la tranquillité de
chaque jour.

Qu'un profond sommeil accompagne ses
nuits. Que sa vie s'écoule entre l'étude et le
repos, les plaisirs et l'innocence, qui se com-
plait dans la méditation.

Que je vive ainsi, ignoré, inconnu, que je
meure sans être pleuré, isolé de ce monde, et
qu'aucune pierre n'indique la tombe où je
repose.

M^{lle} EMMA FAUCON.

HISTOIRE DE JEHANNE D'ARC.

[TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

JEHANNE D'ARC MARTYRE.

La vieille haine de l'Angleterre contre la France s'était changée en rage; sans cesse irritée par de nouveaux revers, elle ne connaissait plus de bornes. Or, quand la haine en est venue à ce point, il lui faut la vie de son ennemi, et celle de la jeune vierge devait à la fois satisfaire leur vengeance et rendre le courage à leurs guerriers abattus.

Jehanne eut la douleur d'être conduite à Rouen par des soldats anglais; elle se vit enfermée dans la grosse tour du château, dite tour du Donjon (1). La brave jeune

fille, jusqu'au commencement de son procès, fut enfermée dans une cage de fer où elle était fort à l'étroit, et attachée par le cou, les pieds et les mains. Cinq Anglais, pris dans la lie de l'armée, étaient préposés à sa garde.

Le 9 janvier 1431 eut lieu la première assemblée où l'on s'occupa des faits et méfaits de Jehanne. Sur les informations prises dans son pays, celui qui en fut chargé dit : *Qu'il n'avoit rien trouvé en ladite Jehanne qu'il n'eût voulu trouver en sa propre sœur.*

Le tribunal se tint dans la chapelle du château; l'évêque Cauchon somma Jehanne

(1) Cette tour existe encore aujourd'hui.

de jurer sur l'Évangile de dire vérité de toutes choses sur lesquelles elle seroit interrogée; mais elle répondit qu'elle dirait vérité sur tout, excepté sur les révélations à elle faites de par Dieu, quand on lui *deberoit couper la teste*. Elle se mit à genoux, et les deux mains sur un Missel elle fit le serment qui lui était perfidement demandé. Comme on la pressait de dire si elle se croyait en la grâce de Dieu, elle répondit : « Si je n'y suys, Dieu m'y veuille mettre; et si je y suys, Dieu m'y veuille tenir. Ma douleur seroit extrême si je savois n'y être pas. »

Durant ces nombreux interrogatoires les consolations de la religion étaient impitoyablement refusées à l'infortunée prisonnière; elle ne pouvait ni se confesser, ni communier, ni assister au sacrifice de la messe. Un jour s'étant enhardie à demander à l'appariteur Massieu, de qui elle eut toujours à se louer, s'il ne se trouvait pas sur leur chemin quelque lieu dans le château où fût conservée la sainte Eucharistie, et Massieu lui ayant montré la chapelle royale dans la grande cour qu'ils traversaient pour se rendre à la salle des audiences, elle le pria de vouloir bien passer plus près de cette chapelle, afin de pouvoir s'y agenouiller et y faire sa prière. L'appariteur n'eut pas le courage de lui refuser ce qu'elle demandait. Aussitôt, tombant à genoux, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel et le visage baigné de larmes, elle puisa dans la prière force et consolation; mais le promoteur d'Estivet, s'en étant aperçu, reprocha à Massieu sa complaisance pour *cette fille perdue, cette excommuniée de l'Eglise*, et l'évêque de Beauvais ayant expressément défendu qu'elle approchât de la chapelle, la pauvre enfant supporta ce nouveau malheur sans se plaindre.

On lui fit subir vingt-huit interrogatoires, qui duraient trois ou quatre heures; on lui proposait les questions les plus insidieuses, on les retournait dans tous les sens, on la fatiguait non-seulement devant

ses juges, elle, pauvre fille ignorante et sans défense, mais dans sa prison, où elle était harcelée par ses geôliers. La plupart des questions étaient sur ce que *ses voix* lui avaient dit; l'infâme Cauchon voulait que Jehanne la sainte fût déclarée sorcière, hérétique, et ayant des rapports avec les mauvais esprits... C'est qu'en *insultant* Jehanne d'Arc, les Anglais *insultaient* en même temps Charles VII!

A propos de son étendard, il lui fut demandé : « Pourquoi les deux anges qui étaient peints sur votre étendard représentaient-ils saint Michel et saint Gabriel? — Ils y étaient seulement pour honorer Notre-Seigneur, qui y était peint tenant le monde. — Pourquoi n'y en avait-il pas davantage? — L'étendard m'avait été commandé au nom du Seigneur par les voix de sainte Catherine et sainte Marguerite. — Leur demandâtes-vous si, en vertu de cet étendard, vous gagneriez toutes les batailles? — Les voix me dirent que je le prisse hardiment et que Dieu m'aiderait. — Qui aidait le plus : vous à l'étendard, ou l'étendard à vous? — La victoire ne venait ni de l'étendard ni de moi, mais de Notre-Seigneur. — L'espérance d'obtenir la victoire était-elle fondée sur votre étendard ou en vous? — Elle était fondée sur Notre-Seigneur et non ailleurs. — Si un autre l'eût porté, eût-il été aussi heureux? — N'en sais rien, cela dépendait de Notre-Seigneur. — Pourquoi au sacre de Charles teniez-vous cet étendard près de l'autel? — Il avait été à la peine, il était bien juste qu'il fût à l'honneur. » Et ces questions auxquelles la pieuse Jehanne répondait avec tant d'esprit, de raison, lui étaient sans cesse renouvelées.

Jehanne portait deux anneaux : l'un qui lui avait été donné par sa mère, l'autre par son jeune frère; ces anneaux lui avaient été enlevés, Cauchon en fit un chef d'accusation. « De quelle matière était l'un de vos anneaux où était écrit *Jhesus, Maria*? — Je ne sais s'il était d'or ou de laiton, et

pense qu'il y avait dessus trois croix et *Jhesus, Maria*.—Pourquoi regardiez-vous cet anneau en allant au combat? — En souvenir et pour l'honneur de mon père et de ma mère; et parce qu'ayant mon anneau en mon doigt, ay touché à sainte Katherine un jour qu'elle m'étoit apparue. »

D'où tenait-on cette particularité? L'héroïne en allant au combat était-elle donc environnée d'espions anglais? et avait-elle raison de dire : *Je ne crains que la trahison!*

Sur les apparitions de ses saintes, elle répond parfois aux stupides questions de ses juges : « Passez outre, » ou bien « Ceci est inutile au procès, » ou bien « J'ai déjà répondu. »

Quand on lui demande : « Si l'Église militante vous dit que vos révélations sont des illusions ou des superstitions, ou des choses mauvaises, vous en rapporterez-vous à elle? — Je m'en rapporterai à Notre-Seigneur, duquel je ferai toujours le commandement. — Croyez-vous que vous soyez sujette de l'Église qui est sur la terre, c'est-à-dire, à notre saint-Père le pape, aux cardinaux, archevêques, évêques et autres prélats? — *Ouil, Notre-Seigneur premier servi.* »

Tant de fatigues rendirent malade la pauvre Jehanne, mais on ne continua pas moins de la tourmenter. Trois des assesseurs voyant comment les choses tournaient mal pour elle, osèrent s'introduire dans sa prison et lui conseillèrent d'en appeler au pape et au saint concile, ce qu'elle fit; et lorsque l'évêque Cauchon lui disait : « Soumettez-vous vos *dits et faits* à l'Église militante? » Jehanne confondant l'Église militante avec les juges iniques entre les mains desquels elle se débattait, ne pouvait que répondre : « J'aime Dieu, le sers et suis bonne chrétienne. » Mais ces juges iniques voulaient qu'elle se courbât devant leurs décisions comme devant la parole de l'Église... et Jehanne avait un caractère trop ferme pour y consentir.

Enfin, le 2 mai, cinquante-sept asses-

seurs étaient réunis, ils lui firent leurs *monitions charitables*, on lui dit : « L'Église ne peut errer, elle nie que vous ayez eu des apparitions; Vous avez refusé de quitter les habits d'homme, vous avez aggravé votre faute; Vous dites n'avoir agi que par l'ordre de Dieu et des saints; nous vous accusons de blasphème et d'hérésie... » Jehanne répondit simplement : « Je crois bien que l'Église de cy-bas ne peut errer, mais de mes faits et dits je m'en rapporte à Dieu qui me les a fait dire et faire. » Cauchon prenant la parole ajouta, « que si elle refusait de se soumettre à l'Église, elle encourrait la peine *du feu éternel, quant à l'âme, et du feu temporel, quant au corps.* » Hélas! la sainte fille tomba malade de chagrin, de fatigue; des médecins lui furent envoyés, car le roi d'Angleterre ne voulait pas qu'elle mourût de mort naturelle, il voulait qu'elle fût brûlée. Enfin, lorsqu'elle fut rétablie on la conduisit sur une place où des échafauds étaient dressés non loin du bûcher... Là, on lui dit d'abjurer ses *dits et faits* ou qu'elle serait brûlée. « J'aime mieux abjurer, » répondit Jehanne, qui ne fit que rire pendant tout le temps qu'elle faisait son abjuration, tant elle y attachait peu d'importance. Cauchon la releva de l'excommunication, parce qu'elle avait publiquement abjuré son hérésie, et il ajouta : « Comme vous avez péché contre Dieu et l'Église, nous vous condamnons, *par grâce et par modération, à passer le reste de vos jours en prison perpétuelle, au pain de douleur et à l'eau d'angoisse.* — Or ça, dit-elle, vous gens d'église, ne me faites pas trop souffrir dans vos prisons, et que je ne sois plus en la main des Anglais. » Mais l'évêque de Beauvais répondit aux assesseurs qui le consultaient à ce sujet... « Menez-la où vous l'avez prise. »

Ce jugement ne faisait pas le compte des Anglais, ils s'en plaignirent à l'évêque avec menaces. « *Soyez tranquille, leur répondit-il, nous la retrouverons bien.* »

De retour dans sa prison, Jehanne reprit des habits de femme, et ses habits d'hommes furent mis dans un sac; elle demeura gardée par cinq Anglais, dont trois restaient la nuit dans sa chambre et deux au dehors. La pauvre martyre était couchée les jambes ferrées; de chaque fer une chaîne traversant le pied du lit allait trouver une grosse pièce de bois et s'y attachait par un cadenas fermé à clef. O Charles! vous qui lui deviez votre couronne; vous, nobles chevaliers, qu'elle avait conduits à la victoire; vous, prêtres et religieux, qui aviez encouragé sa mission divine et admiré ses vertus; et vous, nobles hommes, douces châtelaines, bourgeois, hommes et femmes du peuple, habitants des bonnes villes sauvées des Anglais par son courage, que faisiez-vous alors pour la retirer de sa dure captivité?... Vous avez tous été ingrats! vous vous êtes tous chargés de honte. Charles pouvait, en couvrant l'enchère à laquelle Jehanne avait été mise, et qui resta ouverte plusieurs mois, la racheter des mains de Luxembourg; il avait de nobles et nombreux prisonniers, il pouvait les offrir en échange... menacer de représailles, ou bien appuyer la prisonnière, en appeler au pape, au concile de Bâle, à un tribunal qui ne soit pas composé de ses ennemis et de ceux de la pauvre fille!

Mais revenons dans la prison de Jehanne où, dit-elle, sous ses habits de femme, elle est molestée, battue, désolée, et où un *mil-liourt* (1) d'Angleterre voulut la déshonorer. Enfin, le jour de la Trinité, elle dit à ses gardiens : « Déferrez-moi, je me lèverai. » Alors un d'eux lui enleva ses habits de femme qui étaient près d'elle, sortit de leur sac ses habits d'homme, les jeta sur elle en lui disant : « Lève-toi ! » et renferma ses habits de femme dans le sac. La pauvre fille leur disait : « Messieurs, cela m'est défendu, baillez-m'en d'autres... » Ce débat dura jusqu'à midi. Elle fut donc

obligée, pour se couvrir, de reprendre des habits d'homme, malgré ses prières à ses geôliers... C'était ce que l'évêque de Beauvais attendait pour la reprendre.

Le dernier jour de mai, il envoya à Jehanne d'Arc, frère Martin l'Advenu, pour lui annoncer sa mort dans la journée. La pauvre fille s'arracha les cheveux. « Hélas ! s'écria-t-elle, faut-il que je sois si cruellement traitée, que mon corps, si net, sientier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et réduit en cendres!... Oh ! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée ! Oh ! j'en appelle à Dieu, le grand juge des torts et engravances qu'on me fait. »

Après cette première explosion du désespoir d'une fille qui se voit mourir à vingt ans, le frère parla de résignation, au nom du Dieu qui du haut de sa croix pria pour ses bourreaux. L'héroïne se confessa, demanda la sainte communion qu'on lui refusait depuis si longtemps et l'obtint. Ainsi, Jehanne condamnée comme excommuniée, comme hérétique, était traitée comme n'étant ni hérétique ni excommuniée.

Survint alors l'évêque de Beauvais, à qui elle dit : « Evêque, je meurs par vous ! — Ah ! Jehanne, vous mourez parce que vous êtes retournée à vos habits d'homme, répondit le fourbe. — Hélas ! reprit l'innocente, si vous m'aviez mise aux prisons de l'Eglise, cecy ne fust point advenu; c'est pourquoy j'en appelle de vous, devant Dieu. »

L'heure fatale approchait; Jehanne d'Arc avait repris ses habits de femme. « Ah ! c'est donc mon dernier jour, disait-elle en pleurant; mon père, ma mère, ma sœur, mes bons frères, je ne vous verrai donc plus en ce monde ! Adieu, vous dis !... ne m'oubliez !... »

On la fit monter sur un chariot attelé de quatre chevaux; elle y monta avec frère Martin l'Advenu et l'appariteur J. Massieu; frère Isambert se fit un devoir de la suivre jusqu'au dernier moment. Huit cents hommes d'armes anglais accompa-

(1) Milord.

gnaient le cortège. Quant à Jehanne, elle se clamait si piteusement à Dieu, elle lui recommandait si bien son âme et priait avec tant d'effusion, que les assistants pleuraient à chaudes larmes. Arrivée sur la place du Vieux-Marché (1), où trois échafauds étaient dressés, l'un pour les juges, l'autre pour les prélats, le troisième, en moellons, pour le supplice, Jehanne s'écria : « Rouen ! Rouen ! mourray-je icy ? »

Mais, bien que le peuple murmurât qu'on faisoit grant injustice à ladite Jehanne, personne ne fit mine de rompre la forêt de lances qui entouraient la victime...

Jehanne s'était mise à genoux, elle priait avec ferveur et disait des paroles si pieuses, si dévotes et si catholiques, que les prélats en furent provoqués à grans pleurs et larmes. C'est alors que l'évêque de Beauvais lui lut sa sentence. Jehanne demanda une croix ; un Anglais en fit une avec un bâton et la lui donna ; elle la baisa, la mit sur son sein, entre sa chair et ses vêtements, et demanda à J. Massieu de lui apporter la croix de l'église, afin que continuellement elle la pût voir jusqu'à sa mort. Le clerc de la paroisse Saint-Sauveur l'alla chercher. Tout cela prit du temps. « Prêtre ! s'écrièrent quelques capitaines anglais, nous ferez vous icy dîner ? » et ils dirent au maître de l'œuvre : « Fais ton office ! »

Arrivée au pied du bûcher, Jehanne, soutenue par la grâce accordée à ses ferventes prières, y monta avec dignité et sans défaillance ; elle fut liée à un poteau, on lui mit sur la tête une mitre où étaient écrits ces mots : *Hérétique, relapse, apostate, isdolastré* ; et sur un écriteau placé devant elle, on lisait : *Jehanne, qui s'est fait nommer la Pucelle, menteuse, pernicieuse, abuseuse du peuple, devineresse, superstitieuse, blasphemeresse de Dieu, malcréante de la foy de Jhesus-Christ, vante-*

resse, cruelle, dissolue, invocateresse des diables, schismatique et hérétique.

Alors le bourreau mit le feu au bûcher ; Jehanne, voyant la flamme s'élever, poussa un profond soupir, dit à haute voix : « Jhesus ! » et comme frère Martin l'Advenu continuait de la préparer à la mort, Jehanne, de son côté, veillait sur lui. Voyant monter les flammes, elle le pria de se retirer, mais de se placer au bas de l'échafaud, et là, de l'exhorter, en élevant la voix et en tenant toujours devant elle la croix du Seigneur.... Les flammes s'élevèrent, activées par la pitié du bourreau, et Jehanne, martyre, expira en prononçant : « Jhesus ! »

Mais les Anglais, craignant que l'on ne dise qu'elle s'était évadée, ordonnèrent au bourreau de retirer le feu, afin qu'on la vît morte... Alors elle apparut toute nue... Il ne manquait plus à la chaste héroïne que de subir cette infamie en plein jour, à la face du soleil... Le bourreau remit le feu ; le corps de Jehanne fut bientôt réduit en cendres, que l'on jeta dans la Seine ; cependant son cœur et ses entrailles ne purent être consumés.

Ainsi finit, le 30 mai 1430, cette jeune fille, victime de l'amour de son pays et de la haine des Anglais. En apprenant sa mort si cruelle, son père et son frère aîné moururent de douleur.

La punition est boiteuse... mais elle arrive : les Anglais furent chassés de France. Charles VII, maître de Rouen, comprit qu'il y avait là des souvenirs à effacer. On fit une information, on entendit des témoins ; enfin l'heure de la réparation sonna pour Jehanne d'Arc. Le 7 novembre 1455, à Paris, en audience publique, devant l'archevêque de Reims, l'évêque de Paris et l'inquisiteur Jean Brehal, établis juges par le souverain pontife, on vit paraître une pauvre femme courbée par la vieillesse et les chagrins ; c'était Isabelle Romée, mère de Jehanne d'Arc. Ses deux fils Jean et Pierrelot soutenaient sa défil.

(1) Le marché aux Veaux, ou la place de la Pucelle.

NOTRE DAME DE LA MERCI.



E. Watier del.

Revue, Imp. r. du P. L. 21, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

A. F. Lemaître Sculp.

« Damoiselle, que demandez-vous? » dit le prêtre d'une voix pleine de douceur.

lance; elle tenait à la main le rescrit du saint siège et était suivie de maître Maugier, son défenseur, ainsi que d'autres ecclésiastiques, de parents et d'un grand nombre de femmes et d'autres personnes considérables, prêtes à attester l'injustice et la nullité du procès. Enfin, après des formalités sans nombre, de nombreuses consultations, parmi lesquelles on remarque celle de Gerson, le 7 juillet 1456, l'innocence de Jehanne d'Arc fut reconnue et proclamée dans cette même ville de Rouen, où l'ambition, la peur, la haine et la vengeance s'étaient réunies pour la flétrir.

Lorsque Jehanne d'Arc parut, depuis quatorze années d'une guerre commencée par le désastre d'Azincourt, il ne s'était rien fait qui pût relever le moral de notre pays soumis à l'invasion étrangère; un roi

anglais régnait à Paris, un dauphin français régnait à Bourges.. Jehanne avait seize ans; pénétrée de sa mission divine, elle partit de son village pour faire la conquête de France, et sut commander aux guerriers qu'elle guidait au milieu des ennemis, son étendard à la main. Après trois ans de durs travaux et de victoires, Dieu, pour récompenser tant de vertus et de courage, lui accorda le martyre; et bien que Jehanne ne soit pas canonisée, elle n'en est pas moins la sainte la plus vénérée de la France, la sainte de la patrie!

Une église sous l'invocation de saint Michel fut bâtie sur le lieu même où Jehanne avait péri dans les flammes, et l'on y célébrait chaque jour une messe pour le repos de l'âme de la victime.

PONSON DU TERRAIL.

NOTRE-DAME DE LA MERCI.

I. — LE RETOUR DU CROISÉ.

Le soir tombait; les vallées étaient noyées dans les vapeurs du crépuscule; un cavalier qui avait longtemps côtoyé les bords de la Méditerranée, s'enfonça enfin dans une gorge profonde qui serpentait entre deux longs coteaux couverts de pins. Le cheval et le cavalier semblaient avoir fait longue route; leur extérieur était pauvre, fatigué; mais en dépit de son mantel usé, de son casque terni, de son haubert rouillé par la pluie, le jeune homme paraissait rayonnant de bonheur. Il pressait, plein d'une joyeuse impatience, le pas de sa monture; il regardait avec amour la route dont les moindres sinuosités lui semblaient familières, il se parlait à lui-même, dans une espèce d'i-

vresse de cœur qui faisait monter le sourire à ses lèvres et les pleurs à ses yeux. Arrivé à un détour du chemin, il s'arrêta devant une petite statue de la sainte Vierge, placée dans une niche à demi ruinée, et, joignant les mains, il s'écria à haute voix :

« Notre-Dame de Miséricorde! me voici revenu sain et sauf dans ma patrie, j'accomplirai le vœu que je vous ai fait avant de partir pour la guerre sainte. J'élèverai en ce lieu une chapelle et un hospice pour les pèlerins; j'y viendrai moi-même chaque année visiter votre sainte image, et, ce jour-là, j'assisterai avec grande dévotion trente-trois pauvres en l'honneur des années que votre très-doux Fils a passées avec vous sur la terre. Vierge bénie! soyez favorable à votre pauvre serviteur. »

C'était avec raison que Bérenger d'Elvar remerciait le Seigneur qui venait de l'arracher à des périls sans nombre. Il avait, fidèle vassal, suivi le saint roi Louis à la croisade; blessé à la Mansourah, il s'était vu réduit en une dure captivité dans la maison d'un émir égyptien, et n'avait recouvré la liberté qu'alors que le roi de France donna *un million de besants d'or pour ses gens, et Damiette pour la délivrance de son propre corps* (1), et il s'en revenait enfin d'outre-mer en la terre de Provence et au manoir paternel si longtemps regretté. Il revenait, il est vrai, pauvre de biens... mais l'abondance l'attendait au foyer domestique. Il était accablé de fatigue... mais quels tendres soins ne lui réservaient pas sa mère et sa sœur ! Il se représentait leur joie, et sentait par avance la sienne; il pensait aux vieux serviteurs qui l'avaient connu enfant; il n'oubliait pas même son pauvre chien Fergus, qui, peut-être, pressentait de loin la venue de son maître. « Allons, Vaillant ! disait-il à son cheval, un peu de courage ! Quelques pas encore, et nous sommes arrivés. A toi, la bonne écurie, l'ample litière, les soins des piqueurs et des écuers. Allons, Vaillant, mon bon cheval ! »

Le fidèle animal prit le trot, et bientôt le jeune voyageur vit se dessiner dans l'ombre la masse noire et haute du château d'Elvar. Son cœur bondit à cet aspect; mais, pourtant, il remarqua avec surprise qu'aucune lumière ne paraissait aux étroites fenêtres, qu'aucun bruit ne se faisait entendre sur les remparts. Il se rassura. « Ils sont dans la salle du nord, se dit-il; mon père joue aux échecs avec le chapelain, ma mère et ma sœur filent leur quenouille, les machines travaillaient à l'écart. Je vais les trouver là ! »

Prenant le cor pendu à sa ceinture, il sonna la fanfare qui annonçait autrefois

son retour de la chasse... Rien ne répondit. Ému d'impatience, il s'avança... le pont-levis était abaissé, malgré l'heure avancée... Bérenger le franchit. Sous la voûte noire que surmontait le haut beffroi, il ne trouva ni valets ni soudoyers... Il appela... l'écho des remparts répéta ses cris. Il se dirigea vers la cour, et n'y trouva qu'un silence morne, une obscurité profonde, une solitude absolue. « Grand Dieu ! se dit-il, qu'est-il donc arrivé ?... »

En ce moment, la lune déchira le manteau de nuages dont elle était enveloppée, et versa des flots de blanche lumière sur le château d'Elvar. Bérenger regarda autour de lui, saisi d'une secrète, d'une inexprimable terreur, et il lui sembla que la vie se glaçait en ses veines à la vue du tableau désolé qui s'offrit alors à ses regards. Le château n'était plus qu'une ruine; les toits étaient effondrés, les fenêtres ouvraient leurs larges baies, dépourvues de verrières et de rideaux; des débris de toute espèce jonchaient au loin le pavé de la cour: meubles sculptés, armes précieuses, parchemins déchirés, bijoux brisés, étaient épars sur les dalles; l'incendie et le pillage semblaient n'avoir respecté que les fortes murailles, qui offraient cependant la trace du feu. A cet aspect, Bérenger sauta à bas de son cheval, et, presque fou d'inquiétude et de douleur, il franchit une de ces fenêtres dont des mains ennemies avaient sans doute brisé les vantaux, et se trouva dans la salle d'armes où jadis il jouait avec son père et ses vieux serviteurs.

« Mon père ! s'écria-t-il à haute voix, mon père ! où êtes-vous ?... Ma mère ! ma sœur Alix !... répondez-moi ! »

— Qui appelle ?... Holà ! l'ami, répondez ! » dit une voix qui partait d'un coin de cette salle vaste et obscure.

Bérenger se précipita vers l'endroit où cette voix s'était fait entendre, il étendit la main et rencontra le bras d'un homme, couvert d'un grossier sayon de poil de chèvre. « Qui êtes-vous ? » dit le jeune

(1) Expressions de Joinville.

homme. Et il entraîna l'inconnu jusque sous la fenêtre, éclairée par la lune. Ils se regardèrent.

« Est-ce vous ? est-ce bien vous, monseigneur ? s'écria l'inconnu en tombant aux genoux de Bérenger. Vous vivez encore !... Vous ne me reconnaissez pas ? je suis Jacques Lerouge, le chevrier qui jouait autrefois avec vous.

— Je te reconnais, oui, mon pauvre Jacques ! mais, dis-moi, qu'est-il arrivé céans ? Mon père, ma mère, ma sœur, où sont-ils ? »

Le chevrier se releva, et avec l'expression d'une profonde horreur, il dit en serrant le bras de Bérenger :

« Votre père, votre mère, damoiselle Alix, sont tous morts, tués par Jean de Melfort, l'ancien ennemi de votre maison. Ils sont enterrés là-bas dans la chapelle. »

Les jambes de Bérenger fléchirent ; il s'appuya contre la muraille, en fixant sur Jacques des yeux hagards. Celui-ci reprit :

« On vous croyait mort à la Mansourah... Melfort, ne craignant plus votre retour, s'est abattu ici... les vassaux, les soudoyers ont été massacrés ; messire est mort en défendant sa fille ; damoiselle Alix a été frappée d'un coup de flèche, et votre mère est tombée morte de douleur... Les misérables ont pillé le château et laissé les morts sans sépulture... mais les religieux bénédictins sont venus, et ils les ont tous enterrés en terre sainte. On m'avait laissé pour mort dans un coin de la cour... là !... pourtant, je suis guéri de mes blessures, et j'ai continué, avec mon pauvre troupeau, à habiter la maison où j'avais été nourri... je ne croyais pas à votre mort ; d'ailleurs... je vous attendais... je voulais vous dire... »

— Quoi ?

— Que Jean de Melfort a un château, une femme, une fille... et qu'il faut vous venger ! »

II. — PIERRE NOLASQUE.

L'aube du lendemain s'était levée belle et

splendide ; un homme, vêtu d'une soutanelle blanche, et d'un scapulaire sur lequel brillait un écusson de gueules et d'or, s'avancait sur le chemin d'Elvar ; il marchait d'un pas ferme, contemplant avec plaisir les bois touffus, les collines tapissées de verdure, les filets d'eau courant sur les rochers moussus, et il répétait parfois à demi-voix quelques versets du Psalmiste, célébrant avec le prophète-roi l'auteur de toutes choses. Arrivé sous les murs du château, il regarda ces remparts déserts, cette demeure ruinée, et il se dit :

« Entrons dans la chapelle et prions un instant sur ces tombeaux abandonnés. »

Il traversa ce pont que les hommes d'armes ne gardaient plus ; il entra dans la cour, et parut saisi d'étonnement en voyant un jeune homme qui, assis sur un banc de pierre, regardait avec une attention morne les débris dont il se trouvait environné. C'était Bérenger. Le religieux alla vers lui, pressé d'un mouvement de vive charité, et lui dit :

« Cher fils ! que faites-vous seul en ce lieu désert ? les maîtres de ce château ne sont plus... mais vous semblez pâle, fatigué... seriez-vous malade ? parlez ! Si vous avez faim, j'ai du pain et des figues dans ma panetière... si vous êtes souffrant, je suis un peu médecin... »

Tandis que le bon religieux parlait ainsi avec une tendre insistance, Bérenger avait lentement relevé la tête, et lui jetant un regard froid, calme et plus terrible que les cris du désespoir. « Je suis Bérenger d'Elvar, dit-il enfin.

— Eh ! quoi ! cher fils ! s'écria le religieux, vous vivez encore ? Hélas ! la volonté du Seigneur vous a réservé de rudes épreuves ! Sans doute, elles ne sont pas au-dessus de votre courage et de votre foi. Mais pourquoi rester ici ? Vous avez des parents, des amis qui s'estimeront heureux de vous accueillir... Croyez-moi, mon fils, quittez ces lieux funestes où tout réveille votre juste douleur.

— Je ne m'éloignerai pas du château. »

répondit Bérenger d'une voix concentrée.

Le religieux, quoique jeune encore, avait déjà une longue expérience des abîmes que renferme le cœur de l'homme. Il devinait l'ardente résolution cachée sous un front calme, l'agitation voilée par un sourire, la passion dérobée sous un maintien tranquille, comme le volcan se cache sous une couche de neige. Aussi, prenant la main du jeune homme et fixant sur lui ses yeux noirs et pénétrants, il dit :

« Mon fils, vous ne voulez point quitter ces ruines parce qu'elles nourrissent, non votre douleur, mais votre vengeance, et vous y songez moins à votre père qu'à Jean de Melfort !

— Et quand je songerais à lui rendre le mal qu'il m'a fait, ne serait-ce pas justice ?

— *La vengeance est à moi, et je la rendrai !* dit le Seigneur. Non, mon fils, il n'est pas juste d'empiéter sur les droits que Dieu même s'est réservés. Je vous le dis, de la part de celui qui sera votre juge : La vengeance ne vous appartient pas ; et je vous le dis aussi, de la part de celui qui est votre Sauveur : *C'est par la patience seule que vous trouverez le repos de votre âme.* Quand vous aurez détruit le foyer de votre ennemi, votre foyer sera-t-il relevé ? quand vous aurez plongé le fer dans le sein de sa femme et de sa fille, votre mère, votre sœur ressusciteront-elles du sein des morts ? quand vous aurez chargé votre conscience du fardeau qui oppresse la sienne, dites, en serez-vous plus heureux ?...

— Mon père, interrompit Bérenger, vous êtes un ministre de paix, vous ne pouvez juger..

— Mon fils, avant d'être religieux, j'étais, comme vous, un homme de guerre ; avant de vêtir le froc, j'ai porté la cuirasse et le ceinturon des chevaliers, j'ai tenu une épée, et j'ai connu tout l'enivrement des pensées mondaines... Je vous parle donc en homme qui peut juger de la gloire humaine, et je vous assure que s'il existe, à nos yeux aveuglés, une certaine grandeur dans une vengeance inexorable, il

en est une, et bien plus noble, dans le généreux pardon qui triomphe, non d'un ennemi abattu à nos pieds, mais des passions hautaines de notre propre cœur.

— Mon père, vous ne pouvez me comprendre, retirez-vous...

— Mon fils, mon frère, je ne vous quitterai point ; car l'heure du désespoir n'est pas celle des bonnes résolutions. Dieu m'a envoyé ici ; bénie soit sa divine Providence qui ne fait rien en vain !

— Mais vous, s'écria brusquement Bérenger, vous, qui voudriez que je pardonnasse comme un lâche, savez-vous le mal que cet homme m'a fait ? savez-vous qu'après deux ans de la plus dure captivité, je revenais, plein d'espoir et de joie, avide d'amour, rapportant dans mon âme une tendresse sans bornes pour mes vieux parents et ma jeune sœur, et que, grâce à Melfort, je n'ai trouvé, ici, au lieu du foyer domestique, que les pierres de trois tombeaux ? N'a-t-il pas vengé, lui, sur de pauvres vassaux, sur un vieillard, sur des femmes, les offenses de ses ancêtres ? Et je n'aurais pas le droit de lui rendre deuil pour deuil, douleur pour douleur !... Savez-vous bien que pendant cette nuit, que je viens de passer sous ce toit désolé, non loin des cercueils entr'ouverts de ma famille, j'entendais des voix chéries, des voix connues, me crier : Frappe ! pour nous venger. J'obéirai...

— Non, mon fils, votre douleur vous égare ; j'ai connu ceux que vous pleurez : votre père était un homme juste, votre mère une noble et pieuse dame, votre jeune sœur un ange d'innocence, et tous trois, entrés dans le repos des saints, sollicitent le pardon de leur ennemi ; ils amassent sur sa tête, non les charbons ardents de la vengeance, mais les trésors enflammés de la charité. Oh ! non, âmes bienheureuses ! ce n'est pas la vengeance que vous demandez au Seigneur ! Vous n'en voulez point d'autre que de voir votre ennemi pardonné assis auprès de vous du-

rant toute l'éternité... Mais votre fils, votre frère, encore engagé dans les liens de la chair, ne saurait vous comprendre...

— Vos paroles me font mal, dit Bérenger; et pourtant, votre voix est celle d'un ami...

— Ah! n'en doutez point, mon frère, votre douleur, dont j'ai été le premier confident, nous unit à jamais... Au nom de cette amitié que vous m'avez inspirée, accordez-moi une faveur: notre monastère n'est pas loin d'ici, daignez y accepter l'hospitalité, venez parmi nous; notre maison sera votre maison, vous y trouverez des pères et des frères, disposés à vous chérir, et vos projets, quels qu'ils soient, mûriront dans le silence et la réflexion. Quittez ces lieux désolés, et venez en la demeure que le Seigneur vous ouvre!...

— Qui êtes-vous? quel est votre nom?

— Je suis, dit le religieux, un chevalier de Notre-Dame de la Merci, et je me nomme Pierre Nolasque. »

III. — LA FILLE DU CAPTIF.

Dix ans s'étaient écoulés. L'ordre de la Merci possédait une commanderie aux portes de Montpellier, poste avancé de la charité d'où l'on voyait sortir chaque jour cette vaillante milice qui défendait les plages de l'Europe contre les irruptions des Sarrasins, ou, plus héroïque encore, allait leur arracher leurs victimes jusque dans le fond des bagnes ou par delà les sables des Déserts.

C'était vers cette demeure sainte dont les murs blancs se faisaient distinguer au loin, que se dirigeait, à l'heure de midi, une jeune fille accompagnée d'un adolescent et suivie d'un vieux serviteur. Ils traversèrent le pont-levis et s'arrêtèrent sous le donjon au sommet duquel flottait la bannière de l'ordre; là, ils parlèrent à une sentinelle qui leur indiqua le chemin du cloître. Les jeunes gens s'arrêtèrent

intimidés à l'entrée de cette vaste enceinte où reposaient déjà, d'un pacifique et glorieux sommeil, quelques-uns des frères, compagnons de Pierre Nolasque et de Raymond de Pennafort. Leurs tombes modestes s'élevaient au milieu du préau; autour, sous les cloîtres voûtés, se promenaient, silencieux, quelques chevaliers et quelques prêtres, vêtus, les premiers d'une robe et d'un manteau de couleur blanche, les seconds de la blanche soutanelle sur laquelle on voyait les armes du roi d'Aragon, témoignage de l'affection de ce prince pour l'ordre rédempteur. Rien ne troublait le calme recueilli de ce lieu, sinon les pas régulièrement accentués sur les dalles ou le froissement des longs manteaux de bure. Enfin, un prêtre ayant aperçu la jeune fille et ses compagnons, il s'approcha d'elle. C'était un homme jeune encore, mais dont le front dévasté, les cheveux déjà blanchis, le regard mélancolique semblaient dénoncer d'anciennes et incurables souffrances, de grandes fatigues et de douloureux combats. D'une voix pleine de douceur il dit :

« Damoiselle, que demandez-vous?

— Hélas! seigneur, répondit-elle, nous sommes de pauvres enfants, presque orphelins, quoique notre père et notre mère soient tous deux vivants; mais l'un est captif des Sarrasins, et l'autre est mourante sur son lit, d'inquiétude et de douleur.

— Votre père est esclave?

— Oui, seigneur. Il était allé à Barcelone, afin d'y recueillir un héritage qui provenait d'un parent de notre mère, et il revenait joyeux, vers la Provence, lorsque la galère qu'il montait fut prise par les barbaresques; en vain il se défendit, ces cruels l'emmenèrent en esclavage, et nous croyons qu'il est en ce moment à Tanger. Mon noble père, esclave!... vendu à vil prix!... »

Des pleurs interrompirent la jeune fille, et son frère pleurait en la voyant pleurer.

« Tranquillisez-vous, damoiselle, dit le religieux, votre père vous sera rendu... »

— Ah ! noble seigneur, rien ne nous coûtera pour sa rançon. Voyez ! ma mère m'a remis ses bijoux, ses colliers et ses bagues ; nous engagerons nos terres et nos redevances. Si vous daignez aller au secours de mon père, nous remettrons entre vos mains une somme plus que suffisante pour le racheter : nous avons des vassaux fidèles, des amis éprouvés, et parmi eux il n'est personne qui ne veuille contribuer à la délivrance du sire de Melfort.

— Melfort ! s'écria le religieux, Melfort ! votre père se nomme ?....

— Jean de Melfort, seigneur. Si vous êtes Provençal, vous connaissez cet illustre nom.

— Je le connais, dit le religieux à voix basse, je le connais... ah ! trop !... mille fois trop ! »

Il se détourna ; ses yeux étincelaient de colère... il les dirigea enfin vers le crucifix qui s'élevait à l'angle du cloître.

« Eh quoi ! murmura-t-il, grand Dieu ! les passions règnent-elles encore dans ce cœur que votre grâce a dompté ! La voix de cette enfant réveille en moi la haine et la vengeance que je croyais étouffées !... Mon père ! ma mère ! ma sœur ! ombres saintes, que me voulez-vous ?... Verrai-je toujours vos corps meurtris ? Et vous, mon Dieu ! mon maître ! qu'ordonnez-vous du haut de votre croix ?... Ah !... je vous comprends !... C'est assez !... vous serez obéis. Pardonnez-moi comme je pardonne ! »

Il se tourna vers les enfants surpris, et leur dit avec une ineffable douceur :

« J'irai à la recherche de votre père, et s'il plaît à Dieu, je vous le rendrai. Priez pour moi, qui suis un pécheur. »

Quelques heures après, un religieux, en costume de voyage, recevait à genoux la bénédiction de Pierre Nolasque, alors général de l'ordre, qui lui disait en l'embrassant :

« Allez, mon fils, et ne ménagez ni

vos sang ni votre vie pour le service du prochain ; allez ! serviteur du Christ, et soyez semblable à votre maître ; souvenez-vous de vos vœux, qui vous obligent à rester dans les chaînes, afin d'en délivrer un chrétien !... Adieu, frère Bérenger (1) ! »

IV. — LA DÉLIVRANCE.

La vigie, placée au sommet de la tour de l'abbaye de Saint-Victor, de Marseille, venait de signaler plusieurs navires, prêts à entrer dans le port, et le peuple s'empressait sur les quais, et cherchait à reconnaître, à la voilure et à la marche, ces vaisseaux qu'un vent frais poussait rapidement. Au milieu de cette foule bruyante, affairée, un petit groupe silencieux se te-

(1) L'ordre de Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des captifs fut fondé en 1218, par Raymond de Pennaford, Pierre de Nolasque, chevalier, et Jacques, roi d'Aragon. Des chevaliers et des prêtres en faisaient également partie, liés par les mêmes vœux d'obéissance, de pauvreté, de charité et par un vœu spécial et substantiel, exprimé en ces termes : « *Moi, N., chevalier de Notre-Dame de la* » *Merci de la Rédemption des captifs, je fais* » *profession de vivre pour Dieu, de suivre la* » *régle de saint Benoît ; et, s'il est nécessaire* » *pour la délivrance des fidèles de Jésus-Christ,* » *je demeurerai captif chez les Sarrasins.* » Les prêtres portaient une tunique blanche, avec un scapulaire et une chape ; les chevaliers portaient l'habit séculier, mais blanc aussi, avec un scapulaire. Les armes d'Aragon, de gueules à trois pals d'or, à l'étoile d'argent posée en chef, étaient brodées sur ces scapulaires. Cet ordre, qui rendit des services immenses à la chrétienté, se répandit promptement en France, en Espagne, en Portugal ; il donna à l'Eglise un grand nombre de saints canonisés, parmi lesquels on distingue surtout les bienheureux fondateurs, saint Raymond Nonat, saint Pierre Paschal, évêque de Jaïr, qui fut martyrisé par les mahométans, etc. On appelait ces religieux Pères de la Merci ou *Rédempteurs*. (Voir : *Godescard, Vie des Saints ; Histoire de l'Eglise*, par Rohrbacher ; Hélyot, *des Ordres religieux et militaires*, tome III.)

naît à l'écart : c'était une femme qui portait la robe noire et la coiffure des veuves, une jeune fille, timidement appuyée sur sa mère et un beau garçonnet de douze à treize ans, qui jouait d'une main distraite avec un grand levrier. Un vieux serviteur était debout derrière eux, et tous suivaient ardemment des yeux les voiles blanches qui se rapprochaient de plus en plus, bercées sur les vagues qu'enflait la brise matinale. On voyait se dessiner sur le ciel le réseau délié des cordages, les formes différentes des trois navires devenaient visibles ; on verrait bientôt les couleurs des pavillons arborés à la proue. Un maître pilote, à l'œil exercé, s'écria enfin à haute-voix : « Louée soit Notre-Dame de la Garde ! je reconnais la première embarcation : c'est l'*Heureuse Nef* ; elle vient de Palerme, et nous apportera des nouvelles de monsieur d'Anjou, mari de mademoiselle Béatrix de Provence.

— Et la seconde, interrompit un autre, c'est la caravelle, la *Sainte-Marie* ; elle s'en vient de Smyrne, avec des fruits et des essences..... »

En effet, les deux navires annoncés ne tardèrent pas à entrer dans la rade, aux acclamations des curieux. Le troisième, plus lourd, restait en arrière et luttait contre le vent, devenu moins favorable. La veuve et ses enfants le regardaient toujours avec anxiété, quoique, à plusieurs reprises, la pauvre dame eût dit : « Votre attente est inutile, mes enfants, Dieu veut encore nous éprouver !

— Ma mère ! s'écria tout à coup le jeuneveau, regardez !... Vois-je clair ? N'est-ce pas l'étendard de la religion qui flotte à bord de ce navire ? »

La veuve pâlit et porta ses mains à son cœur, défaillante de joie et de crainte. Le vaisseau était à la portée de l'œil ; le vent faisait ondoyer la bannière qui surmontait la proue, et l'on distinguait sur un fond blanc les armes d'Aragon et la de-

viser : *Redemptionem misit populo suo* (1).

« C'est le *Saint-Jean-Baptiste*, le navire des rédempteurs ! s'écria le peuple.

— Grand Dieu ! dit la veuve, serait-ce possible ? O Vierge sainte ! ne permettez pas que je sois trompée en mon espoir ! »

Elle regarda encore, et vit sur le tillac un homme vêtu d'un manteau blanc.

« Ma mère ! dit la jeune fille, c'est lui ! c'est ce prêtre !

— Il y a un captif à bord. Noël ! Noël ! dirent les mariniers et les pilotes attentifs. Noël à Notre-Dame-de-la-Garde ! le captif suspendra ses chaînes à son autel ! »

La dame s'approcha au bord du rivage ; un nuage couvrait sa vue ; elle n'osait regarder, de crainte de ne pas voir l'époux si longtemps attendu ; mais les acclamations de ses enfants et du peuple la forcèrent à lever les yeux... Le navire était dans la rade ; un homme en descendait, un homme pauvrement vêtu, pieds nus et les mains chargées de fers, mais le front radieux. Elle poussa un cri, fit quelques pas, et tomba, éperdue de joie, dans les bras du captif. Il la pressa sur son cœur, bénit du geste ses enfants, qui, prosternés, s'efforçaient de lui ôter les chaînes qu'il venait de reprendre ; mais se tournant aussitôt, et désignant le religieux qui descendait de la galère, il s'écria d'une voix haute :

« Ma femme, mes enfants, si vous m'aimez, aimez et bénissez ce religieux ; je lui dois la liberté, je lui dois la vie... Que tout ce qui aime Melfort chérisse cet homme de Dieu ! »

Et comme le père rédempteur voulait s'éloigner, le chevalier l'arrêta vigoureusement par le bras, et dit encore plus haut : « Il m'a cherché jusqu'aux confins du grand Désert, où mes maîtres m'avaient emmené ; il m'a trouvé mourant de la

(1) Devise de l'ordre de la Merci, tirée du ps. 110 : *Le Seigneur a donné un Rédempteur à son peuple.*

peste noire. Sans crainte, sans dégoût, il s'est installé à mon chevet, il m'a guéri par ses soins, et plus encore par sa tant bonne amitié. Les mécréants ne se trouvaient pas assez payés de ma rançon... Il s'est offert à demeurer captif en ma place; mais j'atteste Dieu et sa benoîte Mère que je ne l'aurais pas souffert! Voilà ce qu'il a fait, et je veux, vous m'entendez, mon fils, que tout ce qui porte le nom de Melfort soit désormais l'ami et le serviteur du saint ordre de la Mer-ci!»

Comme il achevait ces mots, un bourgeois, vêtu d'une robe et d'un chaperon de drap, s'avança brusquement et dit :

« Vous êtes le sire de Melfort? Connaissez-vous le nom de votre rédempteur? messire.

— Il s'appelle frère Bérenger, je ne lui connais point d'autre nom.

— Je vous le dirai donc, moi!... Il se nomme Bérenger d'Elvar!... Ah! mon cher maître, mon cher seigneur, ajouta le bourgeois, en baignant de larmes la main du religieux, je vous ai reconnu! »

Melfort avait reculé, saisi de stupeur : il regardait le religieux avec une espèce d'effroi, comme si un mort sorti du tombeau eût apparu à ses regards.

« Bérenger d'Elvar! dit-il enfin, est-ce bien vrai?

— Si c'est vrai? j'aurais reconnu mon seigneur au milieu d'une armée, s'écria Jacques Lerouge (car c'était lui); je fus autrefois son vassal, son homme lige; il m'a affranchi et enrichi; je suis maintenant homme libre et bourgeois de cette ville... C'est mon bienfaiteur!

— Et le mien! dit Melfort en tombant aux pieds de Bérenger. Serviteur de Dieu, ce que j'entends est-il vrai? Est-ce vous qui m'avez sauvé au péril de vos jours? Moi!... moi!... Vous saviez qui j'étais, et vous m'avez poursuivi de vos bienfaits!

— Ne vous humiliez pas devant un pécheur, mon frère, répondit Bérenger en relevant le chevalier; oublions le passé et

prions Dieu de nous pardonner nos offenses mutuelles.

— C'est votre pardon que j'implore pour obtenir celui du Seigneur, reprit Melfort; mais, sachez-le, depuis le jour où, pour venger les offenses de mes pères, j'ai porté sur vos parents des mains violentes, depuis ce jour fatal, je n'ai pas eu de nuits tranquilles, et le bonheur même qui m'était octroyé par le ciel se remplissait d'amertume... Je croirai cependant être absous si vous me pardonnez.

— Recevez cet embrassement, comme le gage de mon amié, dit Bérenger en pressant dans ses bras celui qui fut l'ennemi de sa maison, et venez à l'autel, où je vais offrir la sainte victime, recevoir le gage des miséricordes de votre Dieu!... Venez, suivez-moi!

Ils se dirigèrent vers la chapelle de Notre-Dame de la Garde, suivis de Jacques Lerouge et d'une foule de peuple. Le captif suspendit ses chaînes aux pieds de l'image miraculeuse : la messe commença; Bérenger d'Elvar, une dernière fois, immola sur l'autel les souvenirs de haine et de ressentiment, et lorsqu'un lui-même au Sauveur des hommes, il déposa l'hostie sainte sur les lèvres de Melfort, de son heureuse épouse et de leurs enfants, ces rejetons de deux races ennemies avaient disparu... il ne restait plus que des frères, liés par les nœuds de la divine charité, par les sacrifices et la vertu la plus haute, et par la reconnaissance la plus humble et la plus profonde (1).

M^{me} ÉVELINE RIBBECOURT.

(1) L'œuvre du rachat des captifs se continue par des femmes françaises, vouées à la charité. Les religieuses du Bon Pasteur ont fondé une maison au Caire, une autre à Tûnis, consacrées au rachat et à l'éducation des petites filles esclaves. Achetées sur les marchés, elles sont reçues dans la maison du Bon Pasteur; on les prépare au baptême, on les instruit, on tâche de leur apprendre quelques-uns des arts et des métiers

LA TERRE.

Fleurissez, beaux lilas, et, vous, charmantes roses,
Au souffle gracieux des zéphirs caressants,
Livrez avec amour, de vos fleurs demi-closes,
Les parfums ravissants !

L'air est chaud, le ciel bleu, tout renaît et s'anime,
Un vague enchantement remplit tout l'univers ;
Chaque chose a sa voix, murmurante ou sublime,
Chaque être ses concerts.

O Terre ! enivre-toi de joie et d'allégresse,
Car la vie et l'amour débordent dans ton sein ;
De ton brillant époux le regard te caresse,
Belle et parée, ainsi qu'à ton premier matin,
Quand la main du Très-Haut te lança dans l'espace,
Et qu'œuvre magnifique, où brillait sa splendeur,
Dans les champs éthérés tu vins prendre ta place,
Devant les cieux ravis qui t'admiraient en chœur !
Les siècles ont en vain mesuré l'existence
Des empires cédant à leur pouvoir immense ;
L'homme, ton roi d'un jour, trahi dans son orgueil,
Se voit du trône en vain jeté dans le cercueil ;
Les générations naissent, grandissent, tombent ;
Leurs lois, leurs monuments, leur mémoire succombent...

Rien ne peut t'attrister :
Souriant à la mort, ainsi qu'à la naissance,
Tu sais que Jéhovah, dans sa magnificence,
T'a donné la puissance
De toujours enfanter.

Du temps qui nous emporte et joue avec nos vies,
Loin de subir la loi,
Tu le vois ramener tes saisons rajeunies
Et renaître avec toi.

de l'Europe, afin d'assurer plus tard leur existence. Ces nobles établissements prospèrent, et une aumône de 50 ou 60 francs suffit pour le rachat et l'éducation d'une petite Africaine, à

qui l'on donne à la fois le ciel et la liberté. Plusieurs de ces enfants, amenés en France, ont donné des témoignages remarquables d'intelligence et de piété.

Qui dirait, admirant ta robe de verdure,
Et tes vallons fleuris, et tes rians coteaux,
Et tes fleuves d'argent, et tes mers dont les flots
T'embrassent comme une ceinture;

Qui dirait que déjà tant de jours sont passés,
Depuis que l'Éternel marqua ta première heure?...
Ah ! qu'importe, en effet, qu'un peuple naisse ou meure !
Tu restes, c'est assez !
Car dans ton sein fécond que de peuples sans nombre,
Devant sortir un jour du néant et de l'ombre,
Sont encore entassés !

Que de gloires déjà dans le passé perdues ;
Combien de noms fameux effacés par le temps,
Et de vastes cités à jamais disparues,
Où dorment dans l'oubli, les cendres confondues
Du peuple et des tyrans !

O Terre ! n'as-tu pas pitié de leur délire,
Quand, de ton noble sol se disputant l'empire,
Ils combattent sans fin ;
Oubliant que bientôt, tombés dans la poussière,
Ils ne conserveront de leur fortune aliène
Qu'une couche en ton sein !

Oui ! ces fils de ton sein, êtres pétris d'argile,
Qu'une journée enfante et voit mourir par mille,
Sont immortels, pourtant ;
Comme un parfum divin dans un fragile vase,
Cet homme au corps formé de limon et de vase
Porte un esprit sublime en son sein palpitant,
Une âme que l'amour de tous ses feux embrase
Et que le ciel attend.

Poursuis donc et remplis ta noble destinée ;
Belle comme une épouse à son jour d'hyménée,
Redouble de fécondité.
Qu'importe si des pleurs, tombant sur ta poussière,
De nos jours passagers attestent la misère
Et la stérilité ?

Sois orgueilleuse, ô Terre ! et bondis d'allégresse ;
Car le Seigneur t'a dit : « OEuvre de ma sagesse,
Enfante pour l'éternité ! »

Feu M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

MELANGES.

QUELQUES POETES COURONNÉS.

Plus d'une fois, peut-être, mesdemoiselles, vous aurez vu dans vos lectures, vous aurez entendu répéter dans la conversation des hommes graves, qu'au moyen âge, à cette époque grande et barbare, les plus nobles seigneurs, les plus valeureux chevaliers ne savaient pas signer leur nom, et que ces mains héroïques, qui maniaient si bien l'épée, abandonnaient la plume aux clercs et aux moines, qui seuls avaient gardé le sacré dépôt des lettres et de la civilisation. Il est bon de vous prémunir contre une opinion trop généralement répandue et que démentent de nobles, de glorieux exemples, puisés dans l'histoire littéraire de ces siècles longtemps ignorés. Nous allons faire passer sous vos yeux quelques notes où vous verrez que les plus braves guerriers, les rois les plus chevaleresques, non-seulement admiraient et protégeaient les lettres, mais encore se plaçaient à tradoire les sentiments de leur âme dans la belle langue des vers; et que, parmi les fondateurs et les pères de la littérature nationale, la France peut compter plusieurs princes qui ont fait la splendeur de ses armes, l'ornement de son histoire et la gloire de son nom.

Thibault VI, comte de Champagne et roi de Navarre, naquit en 1201 et mourut à Pampelune, en 1253. Il est l'auteur d'un grand nombre de *chansons galantes, pastourelles*, quelques *tensons*, des chansons sur la croisade, et enfin quelques morceaux de poésie religieuse. On trouve dans le langage du roi trouvère une certaine grâce inconnue jusqu'alors à l'idiôme normand ou langue d'*oui* dans laquelle il écrivait; cependant ses vers sont d'une lecture

difficile, et la traduction en serait peu intéressante.

Charles d'Anjou, frère de saint Louis, fit la conquête du royaume de Naples et introduisit en Italie la poésie française qu'il cultivait lui-même avec succès. Il a laissé des chansons (1285).

Richard Cœur-de-Lion charmait les pesants loisirs de sa captivité à Worms par des vers qu'un troubadour n'aurait pas désavoués. Il y a du charme et de la mélancolie dans ce *tenson* où il se plaint de l'oubli de ses amis et de la longue durée de sa prison :

« J'ai beaucoup d'amis, mais ils donnent
» pauvrement; c'est honte à eux, si, faute
» de rançon, depuis deux hivers je suis
» prisonnier.

» Qu'ils sachent bien, mes hommes et
» mes barons d'Angleterre et d'Aquitaine,
» que je n'ai si pauvre compagnon que,
» pour argent, je laisse en prison; je
» ne dis pas ceci par reproche..... mais
» je suis encore prisonnier ! »

Ces vers sont traduits de la langue romane ou langue d'*oc* que Richard préférait au français-normand, moins doux et moins sonore. La poésie, en ce temps-là, régnait en souveraine sur toutes les actions des rois : la paix, la guerre, les ruptures, les réconciliations fournissaient tour à tour des traits touchants ou satiriques aux *Minns-Singers* du Nord et aux troubadours du Midi. Les sirventes de Bertrand de Barn, célèbre poète gascon, contribuèrent beaucoup à fomenter la haine de Henri le Jeune contre son père Henri II, roi d'Angleterre; et Richard lutta souvent, à coups d'épigrammes et de couplets

satiriques, avec le dauphin d'Auvergne, allié de Philippe-Auguste, mortel ennemi du monarque anglais.

Un autre prisonnier chanta la nature et la liberté sur une corde plus harmonieuse encore et plus douce : Charles d'Orléans, petit-fils de Charles V, captif en Angleterre, après la fatale bataille d'Azincourt, a laissé des vers charmants, modèles de fraîcheur et de grâce, et où semble respirer l'âme de Valentine de Milan, sa mère, une des plus touchantes figures du moyen âge (1465). Voici deux morceaux écrits par ce prince qui pourront donner une idée de la délicatesse de son goût et du charme de ses pensées.

I

Laissez-moi penser à mon aise,
Hélas ! donnez-m'en le loisir ;
Je devise avecque plaisir
Combien que ma bouche se taise.
Quand mélancolie mauvaise
Me vient mainte fois assaillir,
Laissez-moi penser à mon aise,
Hélas ! donnez-m'en le loisir !

II

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Il s'est vêtu de broderie
De soleil riant, clair et beau.
Il n'y a beste ni oiseau
Qui en son jargon chante et crie :
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie :
Chacun s'habille de nouveau.

Gaston-Phœbus, comte de Foix, a composé un traité de vénerie; la première partie est en prose et contient 85 chapitres consacrés à la description des divers modes de chasse; la deuxième partie est versifiée et n'est qu'une longue et parfois ingénieuse allégorie sur l'histoire de cette époque.

René d'Anjou, comte de Provence et

roi titulaire de Sicile, prince plus lettré que guerrier, et qui tenait plus volontiers le luth du troubadour que l'épée ou la main de justice, a laissé un grand nombre de poésies parmi lesquelles on remarque un roman en vers intitulé : *La conquête de Douce-Mercy*; une idylle, *les Amours du berger et de la bergère*, et grand nombre de rondeaux et de ballades. Il mourut le 10 juillet 1480.

La famille des Valois, si funeste à la France, encouragea pourtant les arts, les sciences et les lettres; ou, pour parler plus justement, elle suivit l'impulsion de cette époque, pleine d'ardeur et d'enthousiasme, où l'esprit humain, se réveillant d'un long sommeil, s'élançait, plein de vigueur et de force, vers une ère nouvelle de lumière et de civilisation. Tout secondait cet essor : la découverte d'un monde jusqu'alors inconnu, la découverte de l'imprimerie, celle du système de l'univers, mondes nouveaux ouverts à la pensée; tout justifie le titre de *Renaissance* donné à ce siècle, marqué en France par le passage des Valois. François I^{er}, prince magnifique et chevaleresque, mérita réellement ce nom de *père des lettres* que lui décernèrent ses contemporains et que la postérité a confirmé. Fondateur du collège de France et de l'imprimerie royale, il invitait à sa cour les érudits et les poètes, quelle que fût leur naissance; grâce à lui, la langue maternelle fut introduite dans la législation; car il décréta que tous les actes publics seraient dorénavant rédigés en français. Il a écrit quelques vers spirituels et faciles; des *quatrains*, des *huitains* et une *Épître sur la bataille de Pavie* (1547).

Sa sœur Marguerite, veuve du duc d'Alençon, femme de Henri d'Albret, roi de Navarre, aimait les lettres et se plaisait à les cultiver, non sans succès. On retrouve dans ses écrits la piquante gaieté de son humeur, souvent de l'imagination, toujours de l'âme et de l'esprit. Dans une pièce de vers touchante, inspirée à Mar-

guerite par la captivité et la maladie de son frère, se trouve une idée qu'elle répétait souvent, et dont le fond, au reste, vaut mieux que la forme :

O qu'il sera le bien-venu
Celui, qui frappant à ma porte,
Dira : le roi est revenu
Et sa santé très-bonne et forte!
Alors, sa sœur plus mal que morte
Courra baiser le messager
Qui telles nouvelles apporte
Que son frère est hors de danger !

Le grave historien de Thou vante le mérite de cette reine, et l'histoire nous a conservé le souvenir de sa générosité et de son dévouement fraternel.

Trois autres Marguerite complètent cette guirlande poétique : Marguerite de Savoie, sœur de Henri II, fit des vers, aima les sciences et protégea Ronsard. Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint et gouvernante des Pays-Bas, au milieu des agitations cruelles de sa vie, sut aimer et protéger les arts. Son principal ouvrage est intitulé : *Discours des Infortunes de ma vie*. Les vers suivants prouvent que, quoique étrangère à la France, elle n'avait pas négligé l'idiôme de ses ancêtres, les ducs de Bourgogne (1530) :

Belles paroles en payement
A ces mignons présomptueux
Qui contrefont les amoureux
Par beau semblant ou autrement,
Sans nul credo, mais promptement
Donnez pour récompense à eux
Belles paroles en payement.

Enfin, Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, nous a laissé des poésies et des mémoires précieux par l'esprit et l'impartiale naïveté qui y règnent : Catherine de Médicis et Charles IX vivent à nos yeux dans ces pages pétillantes (1615). L'aventure de mademoiselle de Tournon, où madame de Souza a puisé le sujet d'un assez joli roman, est racontée dans les mé-

moires de Marguerite de la façon la plus vraie, la plus naturelle et la plus attachante.

Deux autres femmes, deux autres reines, célèbres à des titres différents, ont inscrit également leur nom à côté des noms de Marot, de Ronsard, de Baif, de Jodelle, de Dubellay et des autres poètes fameux du seizième siècle. Jeanne d'Albret, la noble mère de Henri IV, « Cette reine, » pour parler comme d'Aubigné, n'ayant « de femme que le sexe, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux affaires, le cœur invincible aux adversités, » cette reine se délassait et se fortifiait par l'étude et le doux commerce des muses; elle a adressé à Dubellay une épître qui n'est pas sans mérite. La jeune reine d'Écosse, Marie Stuart, possédait un talent poétique qui forme une touchante harmonie avec sa beauté et ses infortunes. Sa *Complainte sur la mort de François II*, son époux, trop longue pour être transcrite ici, respire une mélancolie qui semble un présage. Ses adieux à la France, la patrie de son cœur, lui méritent une place à côté des premiers nourriciers de la langue qui a produit Racine :

Adieu, plaisant pays de France!
O ma patrie
La plus chérie
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France! adieu, mes beaux jours!
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié;
Une part te reste, elle est tienne,
Je la fie à ton amié
Pour que de l'autre il te souvienné!

Charles IX, ce roi coupable, ce roi malheureux, fut, hélas! comme Néron, un grand poète, un grand artiste. Il surpassa tous les écrivains de son temps; et ses vers à Ronsard, que nous donnons ci-dessous, sont les plus fermes, les plus élégants et les plus châtiés que cette époque nous ait légués. Ce goût des vers et de la musique animait encore ses derniers

instants, et dans les tortures d'une pénible agonie, il voulait qu'on lui chantât les psaumes de David, mis en musique par Roland de Lattre, célèbre compositeur flamand.

CHARLES IX A RONSARD.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des cou-

[ronnes :

Mais, roi, je la reçus, poète, tu la donnes.
Ton esprit, enflammé d'une céleste ardeur,
Eclate par soi-même, et moi, par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage
Ronsard est leur mignon, et je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire ;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté :
Je puis donner la mort ; toi, l'immortalité !

Le premier roi de la maison de Bourbon, Henri IV, termine cette pléiade poétique et royale. Ce roi, le seul dont le peuple ait gardé la mémoire, mérite également de vivre dans le souvenir des poètes, et ses talents doivent être honorés non moins que ses vertus. Ses harangues sont des modèles d'éloquence militaire ; ses lettres pétillent de verve, d'esprit, de gaieté, et ses vers, ingénieux et faciles, sont parfois dignes de Malherbe, son contemporain. Voici deux couplets d'une de ses chansons qui vous donneront une idée de l'allure piquante de sa poésie ; ce roi, si français au combat, semble aussi le type de l'esprit gaulois et de la vivacité nationale

Viens, Aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi,
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

Pour entendre
Sa voix tendre
On déserte le hameau,
Et Tytire
Qui soupire
Fait taire son chalumeau, etc.

Vous voyez, mesdemoiselles, par ce léger crayon, par cette imparfaite esquisse, à quel point l'on est dans l'erreur lorsqu'on se figure les princes du moyen âge et de la renaissance, plongés dans cette grossière inertie, dans cette ignorance sauvage qui a fait la ruine des rois fainéants. Les rois, ces pasteurs des peuples, marchaient en éclaireurs de la civilisation, et plus d'une fois les jambes de leurs sujets n'ont pas été assez longues pour les suivre. En France, plus qu'ailleurs, les lettres ont été honorées par les grands et les princes, et l'Université de Paris se nommait elle-même la fille aînée de nos rois. C'est à cette longue suite de monarques éclairés et sages que la patrie doit ses institutions les plus libérales, et nous aurions pu allonger démesurément cette notice en vous parlant des princes qui les ont fondées, des grands qui les ont protégées, et en vous nommant tous ces hommes placés dans les hauts rangs de la société, et que la France se glorifiera toujours de compter au nombre de ses meilleurs écrivains, de ses poètes les plus gracieux, de ses prosateurs les plus illustres.

E. R.

Economie Domestique.

Les propriétés médicales du quinquina furent inconnues en Europe et même en Amérique jusqu'en 1638; ce ne fut donc que cent cinquante ans après la découverte du Nouveau-Monde que le quinquina prit rang comme médicament.

Des essais sur les substances amères ont, sans aucun doute, amené à connaître la vertu du quinquina (écorce de quelques arbres de la famille des rubiacées).

La comtesse El-Cinchon, femme du vice-roi du Pérou, éprouva à Lima les bienfaits de ce médicament, qui prit le nom de *Poudre de la comtesse*. Plus tard, employé au soulagement des malades par les jésuites de Lima, on le désigna sous le nom de *Poudre des jésuites*. Ce sont eux qui en envoyèrent à Rome au général de leur ordre, lequel en remit au cardinal de Luger, d'où lui vint le nom de *Poudre cardinale*.

Enfin, en 1679, un empirique anglais, nommé Talbot, guérit Louis XIV d'une fièvre intermittente très-rebelle, à l'aide d'un remède secret qui n'était autre que le quinquina, remède qui avait déjà guéri plusieurs grands personnages.

Le roi acheta à Talbot ce remède 48,000 livres, lui fit une pension viagère de 2,000 livres, et l'éleva à la dignité de chevalier.

Ce quinquina eut bientôt une vogue

inouïe, due à ses qualités et à la puissance de Louis XIV.

En 1820, une nouvelle ère s'ouvrit pour le quinquina; MM. Pelletier et Caventou découvrirent son principe actif, la quinine, ce qui rendit un très-grand service à l'humanité.

VIN DE QUINQUINA.

Prenez : quinquina gris grossièrement pulvérisé. 60 grammes.
alcool rectifié. . . . 30
vin blanc. 1 litre.

Mettez dans un bocal l'alcool et le quinquina; vingt-quatre heures après, ajoutez-y le vin blanc, et laissez infuser le tout pendant huit jours.

Si au lieu de vin blanc vous vous serviez de madère ou de malaga, vous supprimeriez l'alcool.

Faites une chausse de papier Joseph, mettez-la dans un entonnoir de verre ou de ferblanc que vous placez dans une bouteille, versez la liqueur dans la chausse de papier.

Le vin de quinquina se prend à la dose de deux cuillerées à bouche, matin et soir. Il convient aux estomacs débilités, aux personnes faibles, aux vieillards et quelquefois aux enfants, mais à moindre dose.

(*Le Médecin de la maison.*)

MENU D'UN DINER DE DIX-HUIT COUVERTS.

PREMIER SERVICE.

Hors d'œuvre.

Thon mariné — cornichons — beurre — petits pâtés — anchois — radis.

2 *potages.*

Riz au gras — julienne.

2 *relevés.*

Turbot, sauce au beurre d'écrevisses — pièce de bœuf à la flamande.

6 *entrées.*

Poulets à l'estragon.

Perdreux aux choux.

Noix de veau.

Darne de saumon à la genevoise.

Cailles en crostades.

Côtelettes de mouton à la jardinière.

DEUXIÈME SERVICE.

2 *rôtis.*

Pâté de gibier — poularde au cresson.

6 *entremets.*

Salade de chicorée.

Crème au café moka.

Haricots verts à l'anglaise.

Choux-fleurs à la sauce blanche.

Oeufs en gelée.

Salade de romaine.

DESSERT.

Milieu de table.

Une corbeille de fleurs.

12 *assiettes de dessert.*

Pêches.

Poires de beurré.

Macarons.

Marrons glacés.

Raisins.

Fraises.

Compote de pommes.

Compote de poires.

Biscuits à la crème.

Petits fours.

Gruyère.

Roquefort.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE.

Je suis une des plus anciennes villes de France : le nom que je porte, je l'ai reçu d'un empereur romain. Après avoir successivement passé sous la domination de plusieurs peuples, de plusieurs races royales, de plusieurs maisons puissantes, je fus donnée aux rois de France par le dernier de mes possesseurs, et je devins un apanage.

J'avais autrefois cour souveraine, et les arrêts de mon parlement étaient des arrêts sans appel. J'étais aussi une des plus fortes places de guerre. Un homme, que la nature doua du génie des fortifications et dont le nom seul rappelle une de nos glorieuses époques militaires, m'entoura de murailles derrière lesquelles je m'abrite encore aujourd'hui : mais, bien qu'un

forteresse domine toujours mon front découvert, je ne suis pas qu'une paisible ville, jouissant de son doux climat, de son beau ciel, et de son heureuse situation dans une vallée charmante, au confluent de deux rivières, ayant pour horizon cette chaîne de montagnes si vantées, que l'on vient visiter de tous les points de l'Europe. Ma gloire est toute dans mon passé, et dans les hommes illustres auxquels j'ai donné naissance. C'est d'abord un brave et loyal chevalier, — deux métaphysiciens, — un des plus habiles mécaniciens connus, — une femme célèbre par son esprit et par la protection qu'elle accorda aux lettres; — un poète, dont Voltaire admirait la grâce et la facilité; — enfin deux orateurs fameux dans la révolution de 93. Mais si je suis déchu de mon

ancienne splendeur, je m'en console par la prospérité de mon commerce : c'est moi qui fournis à la France ces gants, ces liqueurs, ces parfums si estimés; on peut aussi m'appeler une ville savante : n'ai-je pas l'honneur de posséder une docte Académie? et n'est-ce pas dans ma bibliothèque que l'on conserve avec beaucoup d'autres manuscrits précieux, les poésies de ce prince aimable et spirituel, si longtemps captif sur la terre étrangère? Voilà, ce me semble, bien des titres à la reconnaissance de la patrie. Enfin, pour terminer, je dirai que je suis la capitale d'une province qui, à l'instar de l'antiquité, possède sept merveilles que je pourrais vous nommer, mais que j'aime mieux vous laisser le plaisir de deviner vous-mêmes.

NANCY THOMAS.

CORRESPONDANCE.

Sais-tu comment j'aime la campagne? ma chère amie; c'est quand, de ma fenêtre, je puis voir passer : omnibus de toutes les couleurs; calèches et coupés, ornés de femmes élégantes; amazones et cavaliers galopant à l'envie; c'est quand j'entends un orgue de Barbarie, un régiment qui marche, musique en tête, et que je puis me dire : dans un instant, si je le veux, je serai à Paris; ou bien, Florence va venir causer avec moi... Mais, j'y pense!... voici l'heure où je l'attends... Une voiture s'arrête... On sonne!... Je cours au balcon... c'est elle que j'aperçois derrière la grille, au travers des roses, des volubilis et des acacias. Je vais la recevoir. Je salue son père, je le conduis au salon, j'emmène mon amie dans ma chambre où nous nous asseyons toutes les deux sur un canapé, face à face; alors lui prenant les deux mains : « Tu es en deuil, lui dis-je avec

intérêt. — Oui, me répondit-elle; le roi Louis-Philippe vient de mourir à Claremont, entouré de tous ses enfants. — Pauvre roi! mort exilé par ceux qui lui doivent dix-huit ans de paix et de prospérité!... Pauvre reine! quelle séparation cruelle après une si longue union! — Et un si digne ménage! ajouta Florence. Quelle admirable famille! Tous les fils braves, intelligents; toutes les filles belles et sages! — Aussi, je répète : Pauvre reine! qui a perdu l'ami fidèle, le bon mari, le père de ses dix enfants... — Mais, ma chère Jeanne, la reine Marie-Amélie a une religion si élevée qu'elle voit autrement les choses de ce monde... Elle prie, se résigne à la volonté de Dieu, et continue de remplir ses devoirs sur la terre, sans appeler de ses vœux le moment qui doit la réunir pour toujours à l'époux qu'elle a tant aimé... — Quelle digne et noble

vie que celle de cette reine! Dieu la conservera, je l'espère, comme un exemple vivant de toutes les vertus. — On dit que le souverain pontife ne la nomme que *sainte* Amélie. — C'est justice, ma chère Florence. Que sais-tu encore? — La littérature a perdu M. de Balzac, il est mort à cinquante et un ans, d'une maladie du cœur. On a fait cette remarque, c'est que M. Frédéric Soulié était mort de même, et l'on en a conclu que les êtres bons qui s'efforcent de montrer dans leurs écrits que les hommes sont méchants, font éprouver à leur cœur une souffrance qui devient une maladie mortelle. — *Pauvres gens!* comme ils sont punis pour les désordres qu'ils causent! — Hélas! ma chère Jeanne, leur but n'était que de gagner le plus de popularité et le plus d'argent possible. — C'était mal! ceux qui ont reçu du ciel le talent d'écrire ne devraient l'employer qu'à rendre les hommes meilleurs, et les lois françaises devraient les punir, de même que les lois d'Athènes punissaient le sculpteur et le peintre qui représentaient les hommes en laid. — Tu as eu un moment d'indignation qui t'allait fort bien, ma chère Jeanne, et il ne me reste plus qu'à te souhaiter le talent d'écrire. Qu'as-tu fait depuis que tu es à la campagne! — Rien! Je vais respirer l'odeur du chêne dans le bois de Boulogne, j'écoute le roulement incessant des voitures; je regarde les nuages et quelquefois je les vois dépassés par un homme sur un cheval qui s'élève de l'Hippodrome, emportés par un ballon. En baissant les yeux vers la terre, je cueille sur les fortifications d'odorantes petites fleurs... Je comprends ta paresse... mais elle n'explique pas la planche IX. Veux-tu que je t'aide? — Non, causons de Paris. — Il est à la campagne, je n'ai rien à t'en dire... travaillons. — Que tu es bonne! mais tu ne sais pas à quoi tu t'engages, c'est une grande planche. — Raison de plus... voyons-la donc!... Écrire, travailler au milieu des douces senteurs de l'au-

tomne, ce n'est qu'un plaisir. — Allons! puisque tu le veux...

Le n° 1 est le quart d'un mouchoir qui se brode au plumetis et en jours dans le cœur de chaque rose; l'encadrement se fait en points de feston, et l'espèce de ruban qui se trouve au-dessus, se marque par deux rangs de cordonnets.

Le n° 2 est un autre quart de mouchoir qui se brode tout en points de feston, il n'y a que les fleurs qui se brodent au plumetis.

Le n° 3 est un col qui se brode tout en points de feston.

Le n° 4 est un entre-deux qui se brode au plumetis, il sert pour ces petits cols auxquels on monte le corps d'un fichu, et que l'on termine du haut par une petite dentelle froncée.

Le n° 5 est un dessin de broderie anglaise pour bas de jupon, et garniture de camisole.

Le n° 6 est un devant de gilet; il se brode au passé, en coton blanc, sur piqué blanc ou jaune, ou en soie demi-torse sur casimir, ou cachemire gris foncé, bleu-marin, noir ou chocolat, et la soie que l'on emploie doit être de la même couleur, mais plus pâle que le gilet.

Le n° 7 est la poche.

Le n° 8 est le revers.

— Je conseille aux demoiselles qui broderont ce gilet, d'en faire tracer la forme par un bon tailleur. Pour le dessiner, elles achèteront, chez mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, n° 3, une feuille de *papier à calquer*, cela coûte 35 cent., elles étendront leur étoffe sur une table, sur l'étoffe elles étendront le papier, sur le papier elles poseront l'un après l'autre, chaque dessin à sa place, puis avec un poinçon ou tout autre petit instrument terminé par une pointe, elles suivront chaque trait du dessin, et le dessin se trouvera nettement et exactement marqué sur l'étoffe. Ce papier se vend, rouge ou bleu; comme le dessin se trouve mar-

qué rouge ou bleu, il faudra choisir le papier d'une couleur opposée au fond que l'on voudra broder. Ce papier peut servir plusieurs fois. — Voilà, ma chère Florence, une admirable invention qui nous épargnera bien du temps et de l'ennui... Continuons.

Le n° 9 est un dessin de sachet pour mouchoirs, il se brode en soie demi-torse sur moire noire ou blanche. Je ferais les quatre coins en soie verte, de deux nuances, les chaînons en soie jaune de deux nuances, le rond en soie rouge, et le mot *mouchoirs*, je l'écrirais en soie jaune d'or, ou bien une lettre en vert foncé, l'autre en vert pâle, la troisième en bleu foncé, l'autre en bleu pâle, et je recommencerais de même pour les autres lettres; les ronds seraient en soie rouge. Si tu veux faire ce sachet en mousseline, tu broderas ce dessin au plumetis, et tu doubleras ce sachet de soie rose, jaune ou bleue.

Le n° 10 est une dentelle au crochet.

Le n° 11 est une autre dentelle, aussi au crochet. Ce sont deux souvenirs d'une amie inconnue.

Le n° 12 est un dessin de roses de différentes couleurs; ce dessin se brode pour milieu de tapis de lit, le fond se fait blanc; cette couleur est celle qui, avec le temps, se fane le moins; elle devient gris-pâle, voilà tout.

Les n° 13, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. Pour entourer ce tapis, tu peux faire l'encadrement qui a paru avec le premier numéro.

Le n° 14 est un dessin de broderie anglaise, pour garniture de taie d'oreiller.

Le n° 15 est un autre dessin de broderie anglaise qui se fait sur une bande de batiste, laquelle se coud à plat par un point de feston et se fronce comme une dentelle, autour d'un mouchoir de batiste.

Le n° 16 est le devant de la jupe d'une petite fille. A partir des étoiles, le dessin

continue, si l'on veut, tout autour, au-dessus de l'ourlet de la jupe.

Cette broderie s'exécute au métier, sur mousseline : les ronds, au passé, les rubans au point de tige; ou bien sur mérinos, en cousant une ganse, ou une petite soutache sur chaque trait qui forme le ruban, et, quant aux ronds, on coud la ganse en zigzags, de manière qu'en partant d'un côté, et en revenant de l'autre, ces zigzags forment des 8 les uns au bout des autres.

Pour dames, on peut ajouter cinq de ces dessins, en les rallongeant dans les mêmes proportions que les quatre qui précèdent; mais on ne continue pas sur l'ourlet de la jupe le dessin qui se trouve à droite et à gauche, à partir de l'étoile. Pour le corsage on emploierait ce même dessin, excepté que le plus long serait brodé dans le haut, et le plus petit dans le bas. Bien entendu que l'on ne calquerait ce dessin sur le corsage que quand les ourlets du devant seraient bâtis et que les pinces seraient marquées de chaque côté. Puis, selon la largeur de la poitrine, on raccourcirait ou on rallongerait ces dessins.

Le n° 17 est un dessin qui se brode au plumetis, pour volants de mousseline, encadrement de châle carré, en organdy, et pour bas de jupon.

Le n° 18 est le devant d'une chemise de femme. Ce devant se taille double.

Le n° 19 est le dos de cette chemise; il se taille double.

Le n° 20 est la moitié d'une pièce qui se taille double; à cette pièce se froncent et se cousent alternativement à points arrière et à points de côté, le devant et le derrière de cette chemise. Autour du haut de cette pièce on fait un ourlet qui sert de coulisse, dans laquelle on passe une petite ganse pour serrer un peu cette pièce, la chemise se passant par-dessus la tête.

Le n° 21 est la manche. Les lettres indiquent où cette manche se réunit à la

pièce n° 20 : A avec A, B avec B, etc.

Le n° 22 est le gousset. Il se réunit à la pièce n° 20 et au corps de la chemise, ainsi que les lettres l'indiquent.

Le n° 23 est un dessin pour coussin de divan, pour pelote ou pour pale, il se fait au crochet ou au filet, alors il se brode en reprises.

Je t'admire ! Tu viens à la campagne pour te promener, et au lieu de cela je te fais travailler... Allons au bois ! — Seules ? — Une femme de chambre suffit. Je vais te faire les honneurs du pays. D'abord, admire cette large route bordée d'arbres qui, du côté de Paris, est bornée par l'Arc-de-Triomphe, et s'étend à perte de vue du côté de la Seine. — Oui, c'est bien l'entrée d'une grande capitale. — Dans cette remise, tu vois, côte à côte, des ânes, des chevaux... ce sont les montures des Parisiens : venir dîner au bois et ne pas faire une partie d'âne ou de cheval, ce ne serait pas une partie complète. Voilà la porte Maillot. — Voilà une mariée assise sous cette tonnelle, voyons si elle est jolie ? elle est bien pâle... sa robe de gros-de-Naples blanc est à pointe et montante, ses manches pagode sont garnies de blonde brodée, haute de 8 centimètres ; autour du cou est la même blonde ; sur la tête, elle a une guirlande de fleurs d'oranger d'où, de chaque côté, retombent des grappes de clématite ; derrière, ses cheveux sont relevés en corde ; un voile de gaze, tourné derrière la guirlande, ne lui descend que jusqu'au coude, des gants blancs, des souliers blancs complètent sa parure. — Sais-tu, Jeanne, à quelle classe de la société appartient cette noce ? — C'est celle de quelque petit commerçant, qui n'ayant pas d'appartement assez vaste, est venu ici demander un bon dîner, et profiter des belles promenades pour remplir les longues heures d'un jour de mariage. — Voici une dame à cheval, accompagnée de son mari et de son fils. Elle porte ses cheveux en bandeaux, une casquette et un voile

vert ; un ruban de gros-de-Naples bleu-Joinville, formant rosette sous le menton, soutient le col de son fichu de dessous ; elle a un gilet de piqué blanc, sa longue jupe et son corsage à basque et à revers sont en casimir bleu-Joinville. — Florence ! regarde la jeune personne qui passe à cheval dans l'avenue voisine. Elle porte un chapeau rond, une dentelle couverte de dessins, haute d'à peu près trente centimètres, est froncée, par un ruban passé dans une coulisse et attachée autour du bas de la forme de son chapeau d'homme, cette dentelle lui cache entièrement la figure. Son amazone est en casimir noir fermé sur la poitrine... J'aime mieux ce costume que l'autre. — Je suis de ton avis. Dans ces calèches, je remarque des femmes élégantes et je vois que les chapeaux se posent toujours très-en arrière, que les pardessus, les katzawecks remplacent encore les châles ; je ne sais pas quels changements la mode nous prépare pour cet hiver et m'en inquiète peu. — Moi de même, ma chère, c'est-à-dire ce n'est pas exact, car je désire que la mode ne change pas... Je nous trouve très-bien comme cela. — A propos, as-tu deviné notre dernier rebus ? — Oui, mademoiselle, je l'ai deviné, j'étais honteuse d'avoir échoué devant l'autre, et j'ai si bien fait que j'ai attrapé celui-ci : Un U — un nœud — une chute d'eau, celle du Niagara peut-être — une maison où l'ont voit fenêtres, porte, lucarne, huis de cave — et un A qui tire un tabl. au où la même chute d'eau est représentée. Cela veut dire :

Une chute toujours attire une autre chute.

— Voilà qui est parfaitement expliqué...

N'entends-tu pas une cloche ? — Oui.

C'est le dîner que l'on sonne... Hâtons le pas.

Florence est partie ; je reviens à toi, ma chère ; mais je vois que ma lettre est si pleine qu'il ne me reste de place que pour t'embrasser, et te dire que je t'aime.

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

13 SEPTEMBRE 1598. — MORT DE PHILIPPE II, ROI D'ESPAGNE.

Ce prince, fils de Charles-Quint, entra, par l'abdication de son père, en possession du royaume des Espagnes, des provinces des Pays-Bas, de la Franche-Comté et des terres immenses découvertes dans le Nouveau-Monde. On connaît son caractère sombre et absolu, on sait avec quelle opiniâtre tyrannie il gouverna les pays soumis à son sceptre, mais on remarquera que tant de pouvoir et tant d'orgueil ne suffirent pas pour faire réussir une seule des entreprises de Philippe. Son despotisme ne servit qu'à arracher à sa puissance les provinces des Pays-Bas, qui firent sortir le bien du mal, et la liberté la plus glorieuse de la plus extrême tyrannie ; ses intrigues en France aboutirent à rallier tous les cœurs à Henri IV, et à placer sur le trône, de l'aveu de tous, le chef de la maison de Bourbon ; ses guerres contre l'Angleterre développèrent la puissance maritime de ce royaume, et contribuèrent à lui assurer le domaine de l'Océan ; pendant ce règne de quarante-trois ans, le trésor espagnol se trouva épuisé, le caractère public affaibli, le sang fut répandu à flots dans les batailles et sur les échafauds, et la monarchie énermée, veuve de ses plus belles provinces, resta aussi faible à

la mort de Philippe qu'elle était forte et redoutée lors de l'abdication de Charles-Quint.

Cependant, inflexible pour les autres, Philippe II fut aussi sévère envers lui-même. Il supporta avec une résignation stoïque la complication de maux horribles qui mirent fin à sa vie. Il était consumé par une fièvre lente, par une goutte cruelle, et enfin par une maladie semblable à celle qui dévora Sylla, Hérode et Galérius. Dans ces douleurs affreuses il ne fit jamais entendre une plainte ; ses yeux étaient constamment fixés au ciel et il faisait paraître en toutes choses une force d'esprit extraordinaire. Il répondit aux médecins qui n'osaient lui tirer du sang : « Eh ! quoi ! vous craignez de faire couler quelques gouttes du sang de celui qui en a fait répandre des fleuves ? » Il mourut, le 13 septembre 1598, dans la soixante-douzième année de son âge. Il avait été marié quatre fois : à Marie de Portugal, qui fut mère de Don Carlos, à Marie d'Angleterre, à Élisabeth de France et à Anne d'Autriche. Philippe III, son fils, lui succéda, et l'Infante Isabelle gouverna les provinces méridionales des Pays-Bas.

MOsaïque.

Il y a des gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls ; ils sont le fléau des gens occupés.

DE BONALD.

Le plus beau traité de paix dont l'histoire ait parlé, est celui que Gélon, roi de Syracuse, conclut avec les Carthaginois. Il voulut qu'ils abolissent la coutume d'immoler leurs enfants. Chose admirable ! après avoir défait trois cents Carthaginois,

il exigeait une condition qui n'était utile qu'à eux, ou plutôt il supulait pour le genre humain.

MONTESQUIEU.

A mesure que vous serez empêché de faire le bien que vous désirez, faites plus ardemment le bien que vous ne désirez pas.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Rien ne pénètre aussi doucement et aussi profondément dans l'âme que l'influence de l'exemple.

LOKE.

Les amis sont comme les compagnons de voyage : ils doivent s'entraider réciproquement à persévérer dans le chemin de la meilleure vie.

PYTHAGORE.

Celui qui honore sa mère est comme un homme qui ramasse un trésor,

LIVRE DE L'ECCLÉSIASTE.

On ne doit point faire tant de réjouissances pour un enfant qui vient au monde ; on doit garder cette allégresse pour la mort de celui qui a bien vécu.

LETTRES DE MICHEL-ANGE.

La compassion qui accompagne l'aumône est un don plus grand que l'aumône elle-même.

MASSILLON.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes, l'insensé la demande aux autres.

CONFUCIUS.

RÉBUS.



Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.





Revisé imp. r. du P. Lavin. 3. Sulp. 8.

Journal des Demoiselles.

Boulevard des Italiens. 1.

18^e année.

N^o LX.

Ayuntamiento de Madrid